

## IM KAMPF GEGEN FRANKREICH KAMMERPRÄSIDENT IN HAMM

Stein an Frau von Berg<sup>1)</sup>

Minden, 22. April 1792

Geh. Staatsarchiv Berlin. Rep. 92. Pertz. H. 59. Abschrift

*Die Familie Wallmoden. Empfiehlt Brandes: „Über den Einfluss der Revolution auf Deutschland“.*

Votre lettre du 14 de ce mois m'a fait un plaisir bien vif, votre long silence m'affligeait en me faisant craindre mille raisons que mon imagination se plaisait à créer et en augmentant la vivacité du sentiment d'être éloigné de vous, Madame, et d'être privé de la société d'une personne qui est et sera toujours si chère à mon coeur, et dont le souvenir est toujours si présent à mon imagination. La beauté de la situation de Brandenbourg m'a bien vivement rappelé vous, Madame, qui êtes si sensible aux jouissances d'un beau local, et si jamais vous passez par cette ville, allez la voir du Grillen-Damm qui joint la vieille ville au dôme.

J'ai trouvé à Hanovre Madame de Wallmoden si mal qu'elle n'a point pu me voir, je donnerai des détails de la maladie à Madame de Riedesel à laquelle j'écrirai par le courrier <sup>pro L 81</sup>

Le public de cette ville était très indisposé contre la conduite arrogante de Me. de Lichtenstein et le peu d'intérêt qu'elle paraissait prendre à sa mère, contre son influence sur la Comtesse Wilhelmine, la dépendance dans laquelle celle-ci se trouvait de la première, la faiblesse de caractère qu'elle avouait par cette conduite. J'attribue cependant tous ces sujets de plainte à la situation peu naturelle dans laquelle la maladie de la Comtesse Wallmoden place ses filles en les privant des conseils et de la société d'une amie tendre et sage, et à l'esprit de commérage qui existe plus à Hanovre qu'ailleurs, que le manque de toute autre espèce d'intérêt que celui de la société et de ses rapports minutieux cause, et que la pesanteur de l'esprit des habitantes de la Basse Saxe favorise et augmente.

La Comtesse Wilhelmine m'a paru être telle que je l'ai toujours trouvée,

<sup>1)</sup> Die Briefe Steins an Frau von Berg sind verloren, man ist dafür auf die Abschriften im Nachlaß von Pertz angewiesen. Offenbar haben auch Lehmann die Originale nicht vorgelegen, wenigstens lassen sich alle seine Zitate auf die Pertz'schen Abschriften zurückführen. Nachforschungen bei den Nachkommen haben nichts zutage gefördert.

douce, bonne, lenksam, attachée à ses amis et à ses parents, ein wenig leer und auch eine Portion versteckter Familienstolz — je lui crois l'esprit juste et de la pureté dans le caractère. J'espère de retourner au mois de juillet à Hanovre et de retrouver la santé de Madame de Wallmoden rétablie — serez-vous alors à Pymont et pourrais-je espérer de vous y trouver ?

Vous m'avez demandé de vous parler de mes lectures — je viens d'en faire une d'un nouveau livre de Brandes „Ueber den Einfluss der französischen Revolution auf Deutschland“<sup>1)</sup> qui m'a fait beaucoup de plaisir et que je vous recommande, vous y trouverez einen Geist von Mässigung, von Beobachtung, von genauer Bekanntschaft mit den herrschenden Sitten und Begriffen des Zeitalters — das Buch enthält eine richtige Darstellung der ganzen Verkettung von Ursachen und Umständen, die den Umsturz einer Menge alter nützlicher Begriffe und Gewohnheiten verbreiten und den Hang zu den überspannten Grundsätzen des Geistes der Neuerung begünstigen.

Stein an Frau v. Berg

Hamm, 30. April 1792

Geh. Staatsarchiv Berlin. Rep. 92 Pertz. H. 59. Abschrift

*Ausdruck freundschaftlicher Verehrung. Frau von Wangenheim. Arbeitsfreude und Gefühl der Vereinsamung.*

J'ai reçu, Madame, votre lettre que vous m'aviez adressée à Freyberg dd. 3 d'avril ici, après bien des détours qu'elle a pris pour me parvenir. Vous me dites que vous croyez devoir mon amitié à un peu d'exaltation, que je vous embellis de mon imagination et pour diminuer l'une et rectifier l'autre, vous m'écrivez une lettre dont chaque mot me prouve cette justesse d'esprit, cette pureté de caractère que vous possédez dans un degré si éminent. Même dans ce moment où l'éloignement, des occupations nombreuses et arides, la société des personnes avec lesquelles je ne me sens aucun rapport, où tout concourt à me garantir des prestiges de l'imagination, je ne m'aperçois d'aucun trait à effacer de votre portrait tel qu'il est présent à mon âme, d'aucune ombre à ajouter. Je ne crains plus les rêves de l'imagination, malheureusement je dois à l'expérience un reveil trop complet.

Je suppose que ma dernière lettre vous sera parvenue, et vous serez maintenant informée de tout ce qui a rapport à mon voyage et à mon séjour d'Hanovre — j'attends avec impatience votre réponse — j'ai oublié de vous dire que j'ai fait la connaissance de Madame de Wangenheim, née Eichstadt, elle est l'amie d'un des miens, de Rehberg, j'admire

<sup>1)</sup> Genauere: „Über einige bisherige Folgen der französischen Revolution in Rücksicht auf Deutschland.“ (Hannover 1792.) Vgl. Botzenhart: „Die Staats- und Reformideen des Freiherrn vom Stein S. 72 ff.

son activité, la mobilité et la vivacité de son esprit, quoique cette première qualité me fait douter de la sûreté de son caractère, elle est cependant bonne à connaître, amusante et instruite, je vous en parle parce que je suppose que vous la connaissez, ou qu'il me paraît l'avoir entendu dire de vous.

Me voilà rentré dans ma carrière d'activité que j'aime beaucoup parce que j'ai l'habitude et à certains égards la facilité du travail, que la plus grande partie des occupations qui me sont confiées m'intéresse, mais je sens bien vivement combien qu'une solitude entière, un éloignement total des personnes qu'on aime est pénible, combien qu'elle rend l'humeur sombre und verschlossen. Venez, Madame, à Pymont et à Nassau, que l'espérance de vous y voir me console et me dédommage de l'éloignement dans lequel je me trouve de vous et dont je crains de vous dire combien qu'il m'est pénible, pour ne point vous faire soupçonner que je ne possède point cette tranquillité et ce calme dont j'ai parlé au commencement de cette lettre.

La santé de ma soeur va mieux, elle a été fortement affectée des nouvelles de la maladie de Mme de Wallmoden — elle ira [à] Selter, et je l'ai prié que si elle était absolument décidée à rejoindre son mari, que je la priais de fixer ses rapports envers lui pour se garantir de ces agitations, de ces tracasseries continuelles, qui détruisent son bonheur physique et moral, et se conserver le droit de venir à certaines époques se chercher des nouvelles forces dans l'éloignement et dans quelque retraite calme et paisible. Je compte aller vers la fin de mois pour quelques jours à Nassau la voir et la décider à prendre un parti si essentiel pour sa conservation.

Stein an Reden

Geh. Staatsarchiv Breslau

Unna, 5. Mai 1792

*Fürst Hatzfeld. Die Familie Wallmoden. Hannoversche Zustände. Der Krieg gegen Frankreich. Wegebau in Minden. Alexander von Humboldt. Verwendung für den jungen Rappard.*

*Vermerk Redens: „resp.“*

Voilà deux de vos lettres, mon cher ami, que j'ai laissées sans réponse, il m'est impossible de vous en donner une bonne raison, je ne puis que vous alléguer ma paresse et un commencement de maladie dont j'attribue le principe à l'épanchement de bile que j'ai eu l'hiver passé et dont je ne m'étais point encore entièrement guéri. J'espère cependant reprendre mes forces moyennant un peu de repos et l'air restaurant de nos montagnes. J'ignore ce que Hazfeld<sup>1)</sup> a pu vous dire, comme ce ne peuvent être que des rêves de son imagination — et ses droits à ma confiance ne peuvent

<sup>1)</sup> Der spätere Zivilgouverneur von Berlin?

former un moyen terme de comparaison avec les vôtres, comme les premiers sont aussi peu fondés que sa liaison avec moi est peu étroite.

J'ai trouvé Madame de Wallmoden si sérieusement malade qu'elle n'a point pu me voir — le mari était très inquiet et alarmé, et le public mécontent de la manière d'agir des filles, on reprochait à Madame de Lichtenstein<sup>1)</sup> de l'insouciance, de l'orgueil etc., à la Comtesse W[allmoden] trop de dépendance de la première, de la faiblesse de caractère etc. Même Madame de Lenthe<sup>2)</sup> désapprouvait hautement la façon d'agir de cette dernière et paraissait en avoir entièrement changé son opinion. — Je crois qu'il y a plus de comméragé à Hannovre qu'ailleurs, que la médiocrité de la grandeur de la ville, l'oisiveté des habitants qui ne sont occupés d'aucun intérêt un peu majeur et la pesanteur naturelle de l'esprit des habitants de cette ville en sont la cause — tous les griefs articulés contre la C[omtesse] W[allmoden], je les ai attribués à quelque méprudence occasionnée par le manque des conseils d'une mère tendre et prudente et à l'influence réellement funeste de Madame de Lichtenstein. Je compte retourner à Hanovre vers le mois de juillet et j'espère que la santé de Madame de Wallmoden permettra de fixer mes rapports.

Voici la question de la marche des troupes décidée<sup>3)</sup>, nos régiments ont reçu ordre de se tenir prêts pour leur départ — l'endroit de la destination nous est encore inconnu, nous supposons que c'est pour couvrir le Rhin, à moins que nous n'obtenions de très grands dédommagements, je ne saurais approuver une guerre coûteuse et fatigante pour les troupes.

J'ai écrit à Monsieur de Heinitz sur les chemins du pays de Minden et je suis assez sûr qu'il vous aura parlé sur la situation présente de l'affaire — ces chemins seront moins coûteux que ceux que nous avons construits dans cette province, quoiqu'ils seront aussi moins fatigués que les nôtres par l'immense quantité de voitures et chariots qui s'en servent. J'aurais préféré que Mr. de Heinitz ne m'eût point donné de diètes fixées, je le prierai au moins de donner 50 écus de ceux qu'il a mis sur l'état d'Unna à une école que je voudrais établir pour les enfants d'ici.

Afin que vous voyez combien j'ai une opinion favorable du mariage, je vous envoie les vers de Milton sur cet état, peut-être qu'ils vous convertiront.

„Hail wedded love, mysterious law, true source  
of human offspring, sole propriety  
in paradise of all things common else!  
By thee adulterous lust was driven from men  
among the bestial herds to range, by thee

<sup>1)</sup> Geb. Wallmoden.

<sup>2)</sup> Tante Redens.

<sup>3)</sup> Gegen Frankreich, das am 20. April dem mit Preußen verbündeten Österreich den Krieg erklärt hatte. Der Ursprung des 1. Koalitionskrieges ist kontrovers. Vgl. Wahl, a. a. O. S. 22 ff.

founded in reason, loyal, just and pure,  
relations dear and all the charities  
of father, son and brother, first were known.

*Nachschrift.*

Glenck arrivera vers la fin de juin — j'avais parlé à Mr. de Heinitz au sujet de Humboldt <sup>1)</sup>, je l'avais prié de le charger de m'assister aux améliorations des salines et à la confection d'une carte géognostique du C[omté] de la M[arc], il paraît l'avoir oublié, je lui ai écrit une seconde fois sur ce sujet. Les chevaux turcs sont chers, mais bons, le blanc est très commode et doux — er stak ein wenig im Kropf, frisst übrigens gut, und werde ich ihm das erstere vertreiben. vale.

J'ai voulu écrire à Mr. de Heinitz au sujet des incluses <sup>2)</sup>, j'ai cru abrégé la marche de la chose en vous priant de les lui remettre et de lui dire s'il veut bien avoir la bonté d'accompagner la requête an das Ober Kriegs Collegium d'une note de sa part à Geusau <sup>3)</sup> et Manstein <sup>4)</sup> — il s'agit de placer le fils de Rappard <sup>5)</sup> dans l'infanterie légère ou chasseurs, je l'ai conseillé au père qui voulait le mettre du service des princes français <sup>6)</sup> — si je vous savais à Breslau, je vous aurais prié de proposer au Prince de Hohenlohe <sup>7)</sup> comme brigadier de l'infanterie légère ce jeune homme.

Stein an Frau von Berg

Nach Pertz I, S. 110 ff.

Wetter, 9. Juni 1792

*Gebrauch der deutschen Sprache in seinen Briefen. Gräfin Wilhelmine Wallmoden. Gesundheitszustand seiner Schwester Werthern. Einladung zum Besuch in Wetter. Prinz Louis Ferdinand.*

Ich bin Ihnen, gnädige Frau, eine Antwort auf zwei Briefe vom 28. April und 15. Mai schuldig — eine Verzögerung, die ich mit nichts zu entschuldigen weiss, als mit Geschäftsreisen und einem kurzen Aufenthalt zu Nassau, und deren Entschuldigung ich allein von Ihrer freundschaftlichen Nachsicht erwarte. Den Gebrauch der deutschen Sprache ziehe ich dem Französischen vor, weil es unmöglich ist, in einer fremden Sprache uneigentliche Ausdrücke und Redensarten zu vermeiden und nicht Miss-

<sup>1)</sup> Alexander v. Humboldt war am 29. Februar 1792 als Assessor bei der Berg- und Hüttenadministration angestellt, im Juni 1792 nach dem Fichtelgebirge und den neuerworbenen Fürstentümern Ansbach und Bayreuth gesandt worden, wo er schon im Herbst als Oberbergmeister angestellt wurde.

<sup>2)</sup> Fehlen, der Inhalt ergibt sich aus dem Folgendem.

<sup>3)</sup> Lewin von Geusau, seit 1790 Generalmajor und Direktor des I. Departements des Oberkriegskollegiums, dem die ganze Infanterie unterstand.

<sup>4)</sup> Generalintendant der Infanterie (1794).

<sup>5)</sup> Kriegs- und Domänenrat bei der Kammer in Hamm.

<sup>6)</sup> D. h. der Emigranten, die damals in Hamm einen Hauptsammelplatz hatten.

<sup>7)</sup> Der Erbprinz von Hohenlohe-Ingelfingen, General und Gouverneur von Breslau, Führer der preußischen Truppen bei Jena, der später bei Prenzlau kapitulierte.

verstand zu veranlassen, und weil ich gewohnt bin, über ernsthafte Gegenstände in meiner Muttersprache zu denken.

Ihr Urtheil über die Gräfin Wilhelmine ist sehr wahr, sie ist gewiss empfänglich für das Gute, und in dem Umgange guter, gebildeter Menschen wird sie Liebe zu Beschäftigung und einen grösseren Reichtum der Begriffe, als sie besitzt, erhalten. Sie kommt mit der ganzen Familie im Juni nach Ems, einem Bad, dessen Gebrauch Zimmermann der Gräfin Wallmoden verordnet hat, und werde ich im Juli nach Nassau gehen und sie öfters und näher sehen, als man gewöhnlich seine Bekannten in den Städten sieht. Der Wunsch, jemand um mich zu haben, der ein Gegenstand von Liebe und Wohlwollen für mich ist, wird täglich lebhafter bei mir, und bin ich diese Leere von allen Menschen, deren Umgang für mich Genuss ist, müde und überdrüssig.

Ich fand den Zustand der Gesundheit meiner Schwester<sup>1)</sup> sehr veränderlich, gegen vorigen Herbst hat sie gegenwärtig mehr Kräfte und Lebendigkeit, und der Aufenthalt in Nassau ist ihr gewiss heilsam und zuträglich . . .<sup>2)</sup>. Das Reisen ist ihr nicht mehr zuträglich, ihre Nerven zu schwach, und wünschte ich sehr, sie entsagte allen dergleichen Ideen. Sie geht nach Schlangenbad und Ems und wird diesen Sommer mit der Wallmoden'schen und Died'schen Familie verleben — unter welchen Menschen sind, die sie liebt und deren Umgang sie glücklich macht.

Warum können Sie dieses Glück nicht vermehren, gnädige Frau, durch Ihre Gegenwart — warum nicht den Genuss, den Freundschaft und Ruhe giebt, in unserem stillen Thale aufsuchen und erhalten? ich hoffe immer noch auf Ihre schleunige unerwartete Erscheinung mitten unter uns, die Sie lieben und die Ihren seltenen Werth schätzen. — Ihr letzter Aufenthalt war so kurz und vorübergehend; besuchen Sie uns auf länger, so könnte ich Ihnen, einer Freundin schöner Gegenden, noch manche interessante und malerische Landschaft zeigen, vielleicht fänden Sie auch diejenige, so ich bewohne, im Juli reizender, als sie es am Ende Oktobers seyn konnte.

Den Prinz Louis<sup>3)</sup> hoffe ich in wenigen Tagen zu sehen, er ist ein junger Mensch von Anlagen und grossen Vorsätzen, der Kleinlichkeit und Weichlichkeit des Zeitalters wird er aber nicht widerstehen, wenn ihn nicht grosse Situationen, in welche er in Zukunft kommt, dagegen schützen — sollte der Krieg lange dauern, so wäre dies gewiss ein Bildungsmittel für diesen jungen Mann, und giebt es bald Friede, so wäre eine Entfernung von Berlin und ein Aufenthalt in der Provinz für ihn sehr nützlich.

Leben Sie wohl und glücklich, erhalten Sie mir, gnädige Frau, eine Freundschaft, deren Werth für mich unbestimmbar ist, und auf die mir die reinste, lebhafteste Anhänglichkeit einen gegründeten Anspruch giebt.

<sup>1)</sup> Werthern.

<sup>2)</sup> Lücke bei Pertz a. a. O.

<sup>3)</sup> Louis Ferdinand.

Ihre extravagante Freundin, die Fräulein Bielefeld, ist Ihnen entflohen, den Grad von Thorheit glaubte ich nicht, dass sie besäße.

Bericht Steins

10. Juni 1792

Geh. Staatsarchiv Münster

*Empfiehlt die Vereinigung der westfälischen Bergämter zur Vereinfachung und Beschleunigung des Geschäftsgangs.*

Stein an Reden

Wetter, 12. Juni 1792

Geh. Staatsarchiv Breslau

*Gräfin Werthern. Frau von Wallmoden. Alexander von Humboldt. Differenzen mit Johann Friedrich vom Stein. Ausbau von Nassau. Wegebau, Reform der Bergverwaltung.*

Votre lettre du 20 d'avril m'est parvenue le 7 d. c. par la poste, j'ignore qui a été le porteur qui a dû me la remettre.

Après avoir fait ici le gros de mon ouvrage, je suis allé le 27 d. m. p. à Nassau y voir mes soeurs et jouir de leur société et d'un moment de tranquillité. — J'ai trouvé ma soeur Werthern, quoique toujours souffrante et faible, cependant jouissante d'une meilleure santé qu'elle avait l'automne passée, elle se préparait à un voyage aux bains d'Ems et de Schlangenbad, elle restera encore une année en Empire, et je suis sûr que ce séjour lui fera du bien. — Comme le passage des troupes par nos environs se fera vers le 17 jusqu'au 22 de juillet, je compte me rendre chez moi le 12 et y rester jusqu'à la fin du mois.

Vous savez que Madame de Wallmoden a été malade, elle s'est remise et elle compte se rendre avec toute sa famille à Ems se servir des bains de cet endroit — j'espère de l'y voir et d'y jouir de la société de cette femme intéressante et respectable.

Vous savez, mon cher ami, que Mr. de Heinitz veut envoyer Humboldt à Anspach, donc que je doute qu'il me parviendra, et il faut donc se tranquilliser.

Si mon frère s'est brouillé avec moi au sujet des chevaux tures qu'il m'a envoyés, la faute n'en est point à moi, je les ai reçus sans me plaindre ni du prix ni de leur bonté, je lui envoyai le cheval que j'avais acheté de Loew le priant de le garder, de le vendre ou de me le renvoyer et d'attendre mon arrivée à Nassau qui se ferait dans 15 jours — il le renvoie à Wieler et m'écrit une lettre très impertinente sur ce cheval que je lui renvoie avec une assignation sur le prix du cheval que j'avais fixé en lui demandant les motifs qui peuvent l'avoir engagé à me dire des impertinences — il me répond là-dessus par une lettre dans laquelle il récapitule toutes ses plaintes et ses griefs depuis sa naissance jusqu'à ce jour, sur laquelle je n'ai répondu que deux mots. Mon cher ami, il n'y a qu'une chose à faire avec lui, il est bilieux et extravagant — et il a contre moi des sentiments haineux.

Ma bâtisse avance et ma maison sera bien agréable, au moins me paraît-elle telle, et j'aime à me faire illusion là-dessus.

Glenck n'arrivera qu'au mois d'août — nos chemins vont leur train, je m'occuperai cet été de notre économie des mines, comme nous avons des plans et des comptes et par conséquent des matériaux pour former des projets de réforme<sup>1)</sup>.

*Nachschrift.* Je vous recommande Kerl, c'est un homme très intelligent, très laborieux et très honnête, vous pourrez lui accorder votre confiance parce que je connais sa grande probité et combien il est capable d'attachement — et je vous prie de le garantir des effets de la mauvaise volonté de Krusemarck<sup>2)</sup> et de la jalousie des personnes qui ont été choquées de voir un étranger placé à Breslau.

Je reçois dans ce moment par Bordelius<sup>3)</sup> votre lettre du 19 d. c., vous êtes dans un état [de]<sup>4)</sup> despondency?, il me paraît que nunquam de republica desperandum. Je crains cependant dans ce moment-ci d'entreprendre des plans étendus, dans le pays de Minden, je me borne aux ouvrages préparatoires, devis etc., sur les salines rien ne s'est encore fait, Glenck lanterne avec son arrivée, et si la guerre dure, je me borne à la construction d'un bâtiment de graduation et à la réunion des différentes roues sur un même point, car je ne crois point qu'il soit dans ce moment-ci de saison de former des projets vastes. Für den Rath, den Sie dem Schlossermeister gegeben haben, danke ich Ihnen — ich hätte besser gethan, mir ein Modell in Potsdam machen und das übrige im Reich executiren zu lassen — wo man viel wohlfeiler arbeitet. Der laufende Fuss von dem Gesims, welches Sie kennen und Schadow<sup>5)</sup> zeichnete, kostet mich in Mainz nur drey Gulden der laufende Fuss.

Stein an Reden  
Geh. Staatsarchiv Breslau

Wetter, 1. Juli 1792

*Empfehlung des Revisors Kerl.*

Kerl vous remettra cette lettre, mon cher ami, je réitère ma prière de le soutenir contre la mauvaise volonté de Krusemarck et de le ménager pour le travail — c'est un bien honnête homme, laborieux, probe et l'esprit porté à la réflexion — sensible à la voix de l'honneur et du devoir — je serais en désespoir de le voir malheureux, et je suis sûr que vous le défendrez de l'esprit de chicane qui est parmi vos scribes — et que vous rendrez justice à son talent — il s'attachera alors exclusivement à vous, et il employera

<sup>1)</sup> Vgl. den Bericht vom 10. Juni 1792.

<sup>2)</sup> Von 1772—1779 kommissarischer Direktor des Oberbergamts Breslau, dann Reden unterstellt, mit dem er deswegen in erbitterter Feindschaft lebte. Vgl. Wutke a. a. O. S. 189 ff.

<sup>3)</sup> Bergrichter in Wetter.

<sup>4)</sup> Abgerissen, durch Konjektur ergänzt.

<sup>5)</sup> Nicht Joh. Gottfried Schadow, sondern der Hofbaurat Schadow.

toutes ses forces physiques et morales et son temps à vous satisfaire — faites lui voir les établissements sur les lieux et fiez vous à son expérience et à son esprit systématique.

Stein an Reden  
Geh. Staatsarchiv Breslau

Nassau, 23. Juli 1792

*Befürwortet die Ausgabe von Bankzetteln. Reform der Bergverwaltung. Einführung von Dampfmaschinen. Vorschläge zur Verbesserung der Oderschiffahrt. Der Krieg gegen Frankreich. Stein erwartet einen schnellen Sieg.*

Je suis revenu ici, mon cher ami, le 18 d. c. pour revoir ma bâtisse et soigner les affaires que le passage de cinq régiments par ici et sur une autre terre ont pu me donner, et je repars le 4 d'août pour la Westphalie. Votre lettre du 30 de juin m'a fait un plaisir sensible, elle me prouve la continuation de votre amitié et de votre attachement pour moi, je crois mériter ces sentiments par la vivacité et la constance de ceux qui me lient à vous.

J'attends avec impatience le moment où vous aurez exécuté vos changements dans la fabrication du fer en haute Silésie, et quoique les 4 millions nous manquent, j'espère cependant que votre industrie y suppléera et que vous obtiendrez successivement d'autres secours. Les ressources de l'Impératrice de Russie sont son papier et son cuivre, ce genre de numéraire lui en offre d'immenses, et il me paraît que nous devrions nous créer des papiers de circulation, c'est à dire des billets de confiance et point du papier monnaie — le propriétaire d'une fabrique d'aiguilles, le Sr. Rump à Altena, vient de faire un essai, et je ne doute point qu'il ne réussisse — et cet essai pourrait se répéter à vos forges, vos mines de houille et de plomb dans la haute Silésie.

J'ai repris en main la partie des mines en W[estphalie], elle a languie par mon éloignement et par la nécessité où je me suis trouvé de partager mon attention entre mille objets différents, et j'espère de remettre l'activité nécessaire dans une branche d'administration aussi intéressante pour notre province qu'est celle-là. Il est nécessaire de penser à la construction de la machine à feu, nous ne sommes pas assez riches pour faire de fortes dépenses, et je vous prie, mon ami, de m'indiquer les moyens et les personnes à employer für die Zusammensetzung dieser Maschine.

Je vous conseillerais, si on a l'intention de perfectionner la navigation de l'Oder, de commencer par faire rechercher

- 1) l'état de la rivière par le Geheime Oberbau Rath Riedel<sup>1)</sup> à Berlin et un de vos architectes hydrauliques,
- 2) de faire construire des cartes hydrographiques très détaillées qui nous indiquent die Ufer Linien, die Strohmbahn und die Durchschnitt und Inclinationsprofile,

<sup>1)</sup> Im Ober-Bau-Departement des Generaldirektoriums.

3) de faire rechercher les empêchements et obstacles qui s'élèvent de la part des propriétaires riverains et de faire alors un plan zu einer Oder Ufer und Teich Ordnung und einen Plan zum Wasserbau selbst — zugleich aber muss man bestimmen, aus welchen Quellen die Anlage und Unterhaltungskosten genommen werden können.

Kerl vous sera arrivé, je vous le recommande encore, c'est un bien excellent sujet que j'estime pour son intelligence et pour sa grande probité.

La conduite de Madame de Reden m'indigne, il est affligeant de voir la réputation d'un honnête et galant homme, tel qu' était son mari, prostituée par l'indigne conduite d'une femme perdue. Je crains bien que Charles ne finisse comme mon frère<sup>1)</sup>, je vous conjure, mon cher ami, de ne jamais lui faciliter et permettre l'entrée dans notre service.

Je ne vous dis rien de la marche de nos troupes du camp de Coblenz, des plans des Rois et des Empereurs — j'ai été un jour à Coblenz et au quartier général, il m'a paru que n'y ayant point d'occupation déterminée que j'y étais très déplacé, on ne s'attend à très peu de résistance et on croit qu'on sera dans peu dans le coeur de la France, le point des dédommagements et de la constitution à donner aux Français est moins déterminé, et on craint que celui-ci pourrait être sujet à bien des discussions entre les alliés eux-mêmes qui veulent prendre. Les troupes hessoises se mettent en marche et seront le 16 d'août sous la toile, on croit qu'ils seront aux subsides de l'Empire. Voilà mes nouvelles, mon cher ami, je désire que vous en soyez satisfait, je ne puis l'être au milieu de tant d'incertitudes.

Stein an Frau von Berg  
Nach Pertz. I S. 112 ff.

Nassau, 23. Juli 1792

*Das Lager von Coblenz. Frau von Werthern. Gräfin Wilhelmine Wallmoden. Prinz Louis Ferdinand. Geist der preußischen Armee.*

Seit einigen Tagen bin ich wieder hier, um meine Schwester Louise zu besuchen und Ruhe und Erholung zu geniessen und um die in Coblenz versammelten Prinzen und Könige und Heere zu sehen<sup>2)</sup>. Von Ihnen, gnädige Frau, habe ich lange, sehr lange keinen Brief bekommen. Wüssten Sie, welchen Werth ich auf jeden Beweis Ihrer fortdauernden Erinnerung setze, sie hätten gewiss nicht so lange mir jede Aeusserung derselben entzogen. Habe ich nicht schon genug verloren durch die Entfernung

<sup>1)</sup> Gottfried vom Stein, der nach neuen schweren Verfehlungen als Jagdjunker in badi-schen Diensten verschollen war. Er tauchte erst 1814 wieder auf.

<sup>2)</sup> Bei Coblenz sammelte sich das preußische Heer zur Teilnahme am 1. Koalitionskrieg. In diese Tage (19.—21. Juli) fällt die Zusammenkunft des Königs mit dem neugewählten letzten deutschen Kaiser in Mainz, wo noch einmal angesichts des revolutionären Frankreich eine glänzende Versammlung von Fürsten und Staatsmännern des alten Reiches sich zusammenfand.

des Glückes, Sie wieder zu sehen, durch die Vereitelung der Hoffnung, Sie in Pyrmont zu finden und hier einige Tage mit Ihnen und meiner Schwester zu verleben.

Sie hat endlich den Wunsch ihrer Freunde erfüllt, sie wird diesen Winter nicht nach Sachsen gehen, sondern bis Ende September's hier bleiben, die Frau von Diede in Ziegenberg besuchen und dann ihren Aufenthalt in Mainz nehmen, um die Mittel zur gänzlichen Wiederherstellung des Gehörs ihrer Tochter zu gebrauchen — das physische und moralische Wesen der letzteren verbessert und entwickelt sich, und sie ist theilnehmender, anhänglicher an andere, freier von dem Haufen sonderbarer Grillen und Vorurtheile, als sie bisher war, und sie beweist Verstand genug, um empfänglich für die Stimme der Erfahrung zu seyn; mit einem Worte, sie hat Bildsamkeit.

Die Wallmodensche Familie ist in Ems; Sie wissen, gnädige Frau, dass dies Bad nur wenige Stunden von hier entfernt ist; die Gräfin ist besser, das Bad beweist sich sehr wirksam, und es ist alle Wahrscheinlichkeit da, dass diese reine, edle, liebende Frau ihrer Familie und ihren Freunden erhalten werde. Gräfin Wilhelmine . . .<sup>1)</sup> hat gewiss Reinheit im Charakter, Gefühl- und Anhänglichkeit, nur glaube ich . . .<sup>1)</sup> dass sie etwas Familien- und Provinzialstolz, der den Hannoveranern eigenthümlich ist, besitzt. Meine Schwester macht eine solche vortheilhafte Schilderung von Charlotte Diede, dass meine Neugierde und mein Wunsch, sie kennen zu lernen, aufs Äusserste gespannt ist, dass ich Bedenken trage, irgendeinen Entschluss weiter zu nehmen, ehe ich mit meiner Schwester diesen Herbst in Ziegenberg war. Kommen Sie, gnädige Frau, und besuchen Sie uns, erfüllen Sie den Wunsch derjenigen ihrer Freunde, die dies kleine Tal bewohnen, belohnen Sie ihre Liebe, ihre Anhänglichkeit an Sie mit Ihrer Gegenwart und dem Beweis des Werthes, welchen Sie auf Ihre Empfindungen setzen, den Sie durch Ueberwindung der Schwierigkeiten, die sich Ihrer Herreise entgegensetzen, geben. Sagen Sie, welche Zeit Ihnen am gelegensten ist, alle unsere Pläne sollen der Erfüllung unseres Wunsches, Sie hier zu sehen, untergeordnet seyn.

Prinz Louis<sup>2)</sup> habe ich auf dem Marsch und im Hauptquartier gesehen, er scheint mir mehr mit seinen Vergnügungen und Zerstreungen beschäftigt zu seyn, als es ein Mann von grossen Anlagen und grossem Charakter in der gegenwärtigen Situation seyn würde; ich fürchte, der widersteht nicht dem Geist der Persönlichkeit und Weichlichkeit seines Zeitalters. Der Prinz Louis, Sohn des Königs, scheint mir ein junger Mann von sehr feinem Gefühl, er hat mehr Offenheit und etwas mehr Biegsamkeit und Gewandtheit als in Berlin, er ist dabei weniger zerstreut als sein Vetter.

Die Armee versammelt sich den 24. m. c. im Lager, ich bin überzeugt,

<sup>1)</sup> Auslassung bei Pertz.

<sup>2)</sup> Prinz Louis Ferdinand.

dass der Erfolg dieser Expedition rasch und entscheidend seyn wird, wenn wir nur für unsere Kosten und für unsere Anstrengung entschädigt werden. Der Geist, der in der Armee herrscht, von Disciplin, von kriegischem Muthe, von Bereitwilligkeit, jeder Gefahr sich zu unterziehen, jede Beschwerde zu dulden, ist wirklich sehr achtungswerth, und es ist seelenerhebend, hierin das Werk des grossen Mannes zu erkennen, den wir selbst nach seiner langen Regierung zu früh verloren. Leben Sie wohl, gnädige Frau, erhalten Sie Ihre Freundschaft mir, für den sie einen unausdrückbaren Werth hat. Meine Schwester grüsst Sie — ich verlasse Nassau den 4. August.

Geschäftsplan Steins

Gch. Staatsarchiv Münster

Wetter, 9. August 1792

*Neueinteilung und Vereinfachung der Geschäfte bei den westfälischen Bergämtern<sup>1)</sup>.*

Stein an Frau von Berg

Nach Pertz I. S. 114 ff.

Wetter, 2. September 1792

*Freundschaft und Verbundenheit. Rehberg. Bevorstehende Heirat. Rehbergs Prüfung der Erziehungskunst.*

Mancherlei Geschäfte und kleine Reisen hinderten mich, Ihren Brief vom 4ten August zu beantworten und nahmen mir die Ruhe und den Zustand von Behaglichkeit, den ich zu haben suche, wenn ich mich dem Genuss der Erinnerung an meine Freunde überlasse. Ihr letzter Brief vom 26. August erfordert aber gleich eine Antwort. — Zuerst danke ich Ihnen, gnädige Frau, für den Ausdruck von inniger, lebhafter Freundschaft, in dem er geschrieben ist. Seyn Sie überzeugt, dass ich diese Empfindung mit der größten Lebhaftigkeit, Dauer und Reinheit erwidere, dass die Erinnerung der Stunden, die ich in Ihrem Umgange zugebracht, der beste Genuss ist, den mir meine Einbildungskraft gewähren kann, und dass ich in der Aussicht, Sie wieder zu sehen, in dieser Hoffnung so oft Beruhigung und Aufheiterung gegen Missmuth und Laune finde. Unter allen denen vielen menschlichen Wesen dieser Erde, mit denen ich in Verbindung kam, sind es nur drey, mit denen ich in einem vollkommenen Verhältnis der Uebereinstimmung der Empfindungen und Begriffe stehe, in deren Umgang es mir unbedingt wohl ist, deren Meinungen, Handlungen und Betragen im Wesentlichen mit den meinigen übereinstimmen oder mir die Nachgiebigkeit zu einer leichten Pflicht machen, für die ich keinen verborgenen Gedanken haben mag und auch nicht vorsätzlich habe, und dies sind meine Schwester Marianne, Rehberg und Sie. Mit sehr weniger Galanterie setze ich Ihren Namen zuletzt, weil meiner Freundschaft zu Ihnen noch eine Eigenschaft fehlt, die für mich von unbestimmbarem

<sup>1)</sup> S. Reuß, Mitteilungen aus der Geschichte des Oberbergamts Dortmund. S. 16 ff.

Werth ist, das Alter und die Länge der Dauer — es ist mir manch Mal unerklärbar, warum dies bei mir ist, der leicht Eindrücke annimmt, viele Beweglichkeit hat, und doch ist es so.

Sie fragen mich, ob ich diesen Winter nach Berlin komme, und Sie glauben, in meinem Zweifel über diese Reise einen Ausdruck von Unmuth zu finden — ich war wirklich ungeduldig, als ich jenen Brief schrieb, den Sie lasen, über das neugierige, kalte, zudringliche Fragen und über die Prätension von Scharfblick und Eindringen in Geheimnisse, wo nichts zu blicken und nichts einzudringen war — ich glaube aber doch nicht, dass ich diesen Winter nach Berlin komme — und aus folgenden Gründen: wahrscheinlich heurathe ich zwischen hier und dem Frühjahr, und noch immer wahrscheinlich die Gräfin Wilhelmine Wallmoden, es müssten denn in Ziegenberg ganz unerhörte Dinge zu sehen seyn; dann mache ich gleich eine Reise in die Schweiz<sup>1)</sup> — alles dieses erfordert eine Menge Vorbereitungen, manche Hindernisse müssen aus dem Wege geräumt, meine Geschäfte müssen beendet seyn oder wenigstens einen gewissen Grad von Festigkeit erhalten haben, ehe ich alles dieses ausführen kann, und dieses erfordert meine Gegenwart hier in der Provinz und auf meinem Gute und hindert mich, die Reise nach Berlin zu machen. Hätte ich nicht Gründe dieser Art, gewiss würde ich einer Reise, die mich Ihnen, gnädige Frau, näher bringt, nicht entsagen, aber mir ahndets, als kämen Sie den nächsten Herbst oder kommenden Frühjahr zu Ihren Freunden im Reich — und wo würden Sie wohl mit innigerer Freude, mit herzlicherem Wohlwollen empfangen, als in den kleinen, stillen Thälern der Lahn?

Dass Herr von B[erg?] in N[assau] war, dass wir dort 3 Tage vergnügt und ruhig zugebracht, dass die Wallmodensche Familie öfters wegen der Nachbarschaft von Ems meine Schwester besuchte, dieses wissen Sie alles und hat Ihnen Herr von B[erg] gewiss geschrieben. Ich werde im Oktober in das Reich zurückgehen und dort einen Monat in Nassau, Mainz, Erfurth und Ziegenberg zubringen und Anfangs November in diese Provinz zurückkehren. Dorten finde ich meine Schwester, auch kehrt Graf Wallmoden nicht nach Hannover zurück, sondern bleibt den Herbst im Reich, wo seine Frau nach dem Emser Bad die Traubenkur brauchen soll, und was bliebe mir zu wünschen übrig, als Sie mitten unter uns zu sehen. — Erfüllen Sie diesen Wunsch Ihrer Freunde, gnädige Frau, und bringen Sie einige Tage unter Menschen zu, die Ihnen so ganz und innig ergeben sind. Haben Sie Rehberg's Prüfung der Erziehungskunst<sup>2)</sup> gelesen? Dies Buch ist sehr interessant, voll wahrer Bemerkungen über den Geist unserer werdenden Generation.

<sup>1)</sup> Dieser Plan ist nicht ausgeführt worden.

<sup>2)</sup> 1792 erschienen. Wieder abgedruckt in Rehbergs sämtlichen Schriften I (1828) S. 305 ff. Vergl. Thiede, Der Erziehungsgedanke bei Frh. vom Stein. Oesterr Vierteljahreshfte für Erziehung und Unterricht 1930. Heft 1, S. 34 ff.

Stein an Frau von Berg

Wetter, 9. September 1792

Nach Pertz I. S. 116

*Dasein in Wetter. Beurteilung Rousseaus. Rehbergs kritische Untersuchungen über die französische Revolution.*

Ihr Brief vom 29sten August, gnädige Frau, ist mir ein rührender Beweis der Fortdauer und der Lebhaftigkeit Ihrer wohlwollenden, liebevollen Gesinnungen gegen mich — wie sehr wünsche ich, der Gefährte Ihrer Einsamkeit und der Zeuge Ihres stillen, ruhigen, friedlichen Lebens zu seyn, und wie oft bin ich nicht bereit, über meine Lage missvergnügt zu werden, die mich von alle denen, die ich liebe, entfernt und mich nöthigt, meine Existenz genusslos hinzubringen. Was mich entschädigt, ist das Bewusstseyn, nicht ganz unwirksam und unnütz mein Leben zu verleben, manches Gute zu veranlassen und manches Böse zu verhindern und Freunde zu besitzen von geprüfter, seltener Treue und Werth. Dieser Gedanke beruhigt und erheitert mich, wenn Unbehaglichkeit mich überwältigen und Lässigkeit in Erfüllung meiner Pflichten sich meiner beimestern will — und dass dieser Gedanke bei mir so herrschend und so tröstend seyn kann, verdanke ich dem belehrenden Beyspiel meiner verewigten Mutter, einer der edelsten, thätigsten und religiösesten Weiber und die des höchsten Grades unwandelbarer Freundschaft fähig war — jede Abweichung von ihrem segensvollen Beispiel war für mich ein Schritt zum Verderben und eine Quelle von bitterer Reue — doch wohin verirre ich mich, und wie entferne ich mich von dem, was ich Ihnen sagen wollte. Meine Antwort auf Ihren vorigen Brief haben Sie erhalten. Sie haben meine Vertheilung der Zeit im folgenden Jahr, meinen Lebensplan und die Gründe meiner Wahl gesehen — ich hoffe, Sie billigen sie, und Ihre Antwort erwarte ich mit Ungeduld.

Unmöglich stimmt das Urtheil, welches die Stelle des Rousseau enthält, que dans les grandes sociétés on n'apprend qu'à haïr et mépriser les hommes mit Ihren Gefühlen überein — Lebensgenuss findet man freilich nur im Anblick schöner Naturscenen, im Umgang von Freunden, mit denen man in seinen Begriffen und Empfindungen übereinstimmt, aber Gründe zum Menschenhass kann man unmöglich in den grossen Gesellschaften finden, wo einen Theil Neugierde, einen andern Sitte und den geringern Theil kindische Eitelkeit versammelt — dass ein Mann von krankem Herzen und einer irritabeln, in sich selbst gekehrten Einbildungskraft wie Rousseau, der das höchste Erdenglück im Hinschlummern und Hinträumen und dem leidenden Ueberlassen an äussere Eindrücke setzt, alles, was ihn in diesen Genüssen störte, verabscheuete, glaube ich; aber der Ausdruck seiner überspannten Reizbarkeit enthält nicht Wahrheit und darf nicht zum Grundsatz erhoben werden. Ich finde Rousseau's System und die ganze Summe seiner Gedanken und Empfindungen nirgends besser dargestellt, als in Rehbergs Recension seiner Confes-

sions<sup>1)</sup>. Rehberg ist mit einem interessanten Gegenstand beschäftigt, der Prüfung des ganzen Systems der französischen Gesetzgebung, er hat Menschen- und Geschichtskennntnis genug, um diese Untersuchung auf eine äußerst gründliche und belehrende Art anzustellen<sup>2)</sup>.

Die Kürze meiner Zeit hält mich ab, Ihnen ausführlicher zu schreiben, ich gehe übermorgen nach Cleve und werde anfangs October in Nassau seyn — schicken Sie Ihre Briefe vor dem Zeitpunkt hieher, nach ihm aber nach Nassau. Haben Sie einen Abdruck von der hübschen Büste des Leibniz in Hannover erhalten, ich bestellte sie für Sie? Sie ist voll Wahrheit und Ausdruck. Sobald ich nach Nassau komme, schreibe ich Ihnen — wie glücklich wäre ich, wenn ich Ihnen mündlich den Ausdruck der reinsten, lebhaftesten und unwandelbarsten Freundschaft wiederholen könnte.

Stein an Wallmoden<sup>3)</sup>

Geh. Staatsarchiv Hannover. Dep. 14 Wallmoden

Wetter, 9. September 1792

. . . . Je compte partir le 13 pour Clève. . . .

Joh. Friedr. v. Stein an Jacobi-Kloest<sup>4)</sup> Giessen, 25. Oktober 1792

Geh. Staatsarchiv Berlin. Rep. 92. Joh. Fr. v. Stein Nr. 24. Eigenh. Konzept Karls vom Stein

*Die politische Lage in Westdeutschland nach dem Fall von Mainz (21. Okt. 1792). Die Gefahr einer französischen Invasion und einer weiteren Ausbreitung revolutionärer Ideen erfordert schnellstes Eingreifen aller verbündeten Mächte, deshalb soll der preußische Gesandte in England direkte Schritte unternehmen.*

Le rapport du 25 d. c. que j'ai adressé à M. de Luchesini<sup>5)</sup> vous mettra au fait de la position présente des choses sur le Rhin depuis Mayence jusqu'à Coblenz et même jusqu'à Cologne.

Vous verrez par là, Monsieur, que les Français ont occupé Mayence<sup>6)</sup>, que les magasins prussiens près de Coblenz sont immanquablement perdus, et il n'est point douteux que leur perte obligera notre armée de

<sup>1)</sup> Jenaische Allgemeine Literaturzeitung 1788.

<sup>2)</sup> Erschien 1793 unter dem Titel: „Untersuchungen über die französische Revolution nebst kritischen Nachrichten von den merkwürdigsten Schriften, welche darüber in Frankreich erschienen sind.“ Vgl. Weniger und Botzenhart a. a. O.

<sup>3)</sup> Seinen Schwiegervater, s. S. 169. A. 2. <sup>4)</sup> Preußischer Gesandter in London.

<sup>5)</sup> Girolamo Marchese von Lucchesini aus Lucca, der von Friedrich dem Großen wegen seiner literarischen u. schönggeistigen Kenntnisse an den Hof gezogen, von Friedr. Wilhelm II. ebenfalls geschätzt u. in den verschiedensten diplomatischen Missionen verwendet wurde. Damals begleitete er den König ins Feld, s. Klaproth, Der preußische Staatsrath S. 524 ff.

<sup>6)</sup> Am 21. Oktober. Steins Bruder Johann Friedrich war damals preußischer Gesandter am kurmainzischen Hof, Stein selbst war im Oktober noch einmal nach Nassau gekommen und kurz vor der Übergabe von Mainz abgereist. Die genaueren Nachrichten darüber scheint Lehmann (I. 146 ff.) aus Pertz (I. S. 103) bezogen zu haben, dessen Quelle mir nicht bekannt ist. Teilweise war es wohl der von Pertz unvollständig überlieferte Brief an Frau von Berg vom 29. Dezember 1792.

se retirer dans le pays de Juliers et de Clèves. Le manque de fourage et de vivres l'a mise dans une telle situation, a tellement détruit la cavalerie, épuisé l'infanterie et l'artillerie que certainement elle sera hors d'état d'agir, et qu'il faudra nécessairement penser à d'autres moyens pour garantir l'Allemagne des progrès ultérieurs que l'ennemi pourra faire. Dans ce moment-ci, rien ne s'oppose qu'il ne pénètre en Hesse et même jusqu'à Cassel, à quoi il se prépare, comme il occupe déjà Mayence et Francfort, qu'il s'emparera de Hanau dont la garnison a ordre de se retirer, ne pouvant s'exposer à un siège dans une ville faiblement fortifiée et habitée par une bourgeoisie mécontente. Vous sentirez, Monsieur, que la suite de l'occupation d'une partie aussi importante et étendue de l'Allemagne par les Français sera :

1) l'épuisement de ce pays en argent et vivres, comme déjà l'ennemi a levé des contributions très fortes à Worms, Spire, Mayence et p. e. à Francfort de deux millions de florins,

2) la disposition que les habitants de ce pays ont à l'esprit d'innovation, à un changement de l'ancien ordre des choses et à adopter un système qui professe ouvertement la destruction des propriétés — s'augmentera par un plus long séjour des Français et établira dans le sein de l'Allemagne un foyer d'anarchie et de dissolution.

Il est de toute nécessité de faire un rassemblement de troupes alliées suffisant pour déloger encore avant l'hiver les Français de l'Allemagne, ce qui sera possible, si on ne leur laissera point le temps d'y séjourner et de s'y fortifier.

Le corps d'armée pourrait être composé de 6000 Hessois que le Landgrave<sup>1)</sup> est maintenant occupé de rassembler près de Marbourg, de 2000 de Darmstadt<sup>2)</sup> qui se tiennent déjà dans les environs et de 6 à 8000 Hanoveriens, surtout cavalerie, auxquels on joindrait 8 à 10 000 hommes de troupes autrichiennes. Le rassemblement de ces troupes se ferait à Cassel, donc elles pourraient se réunir aux Autrichiens etc. entre Cologne et Coblenz et remonter le Rhin pour chasser les Français. Il serait nécessaire que ce mouvement se fasse rapidement pour prévenir que les malheurs mentionnés n'arrivent et pour empêcher que les ennemis ne dévastent le pays qu'ils occupent maintenant et ne se fortifient davantage à Mayence. J'ai envoyé ces idées à M. de Lucchesini et à M. de Schulenburg<sup>3)</sup> et je

<sup>1)</sup> Wilhelm IX. von Hessen Kassel (1785—1821), er wurde 1803 Kurfürst, 1806 von Napoleon abgesetzt und seines Landes beraubt wegen seiner zweideutigen Politik im Sommer und Herbst 1806. Er traf im Exil in Prag 1809 wieder mit Stein zusammen.

<sup>2)</sup> Der Landgraf von Hessen-Darmstadt (Ludwig X. 1790—1820) hatte durch die Abberufung seiner Truppen die Übergabe von Mainz mitverschuldet. Diefurth, Die Hessen in den Feldzügen. . . 1792—1794.

<sup>3)</sup> Graf Schulenburg-Kehnert, seit 1790 dirigierender Präsident des Ober Kriegs Kollegiums, im Mai 1791 zum Cabinetsminister (d. h. Minister für auswärtige Angelegenheiten) ernannt, trat Ende 1792 aus diesem Amte zurück.

vous prie, Monsieur, de mettre le contenu de cette lettre et de son incluse sous les yeux de Sa M. Britannique pour l'instruire des maux qui nous accablent et des moyens de vigueur qu'il faut leur opposer pour sauver nous et notre pauvre patrie.

Je crains bien que Sa Majesté Britannique ne pourrait être instruite que trop tard par son Ministère d'Hanovre, et que l'éloignement dans lequel celui-ci se trouve ne pourrait peut-être point lui faire sentir à quel point notre situation est critique. Veuillez, Monsieur, concourir à l'exécution d'un projet exécutable de l'opinion des personnes les plus instruites de l'état des choses et dont dépend la conservation de la tranquillité de l'Allemagne et celle des deux monarchies qui en occupent la majeure partie. Je vous prie de me répondre par le courrier, comme le cours des postes est interrompu.

Stein an den Gouverneur von Wesel<sup>1)</sup> Giessen, 25. Oktober 1792  
Geh. Staatsarchiv Berlin. R. 92. Lucchesini. Nr. 38. Abschrift

*Drohende Ausbreitung der französischen Invasion nach dem Niederrhein.*

Euer Excellenz werden aus der Anlage zu ersehen geruhen, wie weit die Franzosen am Nieder-Rhein bereits vorgedrungen, und dass die Preussische Magazine in Coblenz und längst der Nieder Mosel vermuthlich ohne Rettung verlohren sind.

Es ist keinem Zweifel unterworfen, dass die Franzosen vor Ankunft der Armeen ihre detachirte Corps noch weiter den Rhein herunter werden poussiren und selbst Wesel insultiren können, ich halte es daher für nöthig, Euer Excellenz hievon zu benachrichtigen, damit dieselben durch den Herren Obersten v. Schoeler die nöthige Anstalten treffen lassen können — und allenfalls in Ueberlegung nehmen, ob es nicht nöthig sey, die Beurlaubte und die Depot Bataillons der Garnison an sich zu ziehen. P. S. Die Antwort ersuche ich dieselben über Lippstadt, Cassel hieher an mich ergehen zu lassen, indem der Post Cours längs dem Rhein durch die Franzosen unterbrochen ist.

Stein an Buggenhagen<sup>2)</sup> Giessen, 25. Oktober 1792  
Geh. Staatsarchiv Berlin. Rep. 92. Joh. Friedr. vom Stein. Nr. 24. Eigenh. Konzept

*Verlust der preußischen Magazine am Rhein. Empfiehlt rechtzeitig Vorsorge für die Versorgung der zurückgehenden Armee.*

Euer Hochwohlgebohren werden aus dem abschriftlich anliegenden Bericht d. d. Giessen, den 25ten October. a. c., welchen ich an den Herren Marquis v. Lucchesini erstattet habe, ersehen, in welchem Zustand sämtliche an dem Rhein liegende Provinzen sind, und welchen Einfluss dieser

<sup>1)</sup> General von Woldeck.

<sup>2)</sup> Präsident der Kammer in Cleve, Steins Vorgänger.

Zustand auf unsere im Trierschen und Luxemburgischen stehende Armeen hat. Durch die Besetzung von Maynz durch die Franzosen und durch die wahrscheinliche Zerstörung unsrer Magazine in Coblenz und auf der untern Mosel bis gegen Trier — woselbst dem Vernehmen nach 4000 Österreicher stehen sollen — wird die Armee, welche nach denen hierüber eingelaufenen zuverlässigen Nachrichten von derselben an allen Bedürfnissen und an denen Mitteln, sie fortzuschaffen, den grössten Mangel leidet, nöthigen, sich unmittelbar nach dem Jülichischen zu ziehen, um daselbst und im Clevischen sich eine Zeitlang aufzuhalten und sich wieder zu erholen. Ich halte es für nöthig, Ew. Hochwohlgebohren hievon zeitig zu benachrichtigen, um vorläufig die nöthigen

Ueberlegungen anzustellen über die Anschaffung der nöthigen Vorräthe von Getränke, Hafer und Heu für die Verpflegung der Armee auf wenigstens vier Wochen,

die nöthige Aufnahme über die in der Provinz vorhandenen Vorräthe, über die in der Nachbarschaft und zwar im Vest Recklinghausen vorhandenen und über dasjenige, was in kurzer Zeit aus Holland erhalten werden kann,

vornehmen zu lassen.

Es wird ferner darauf ankommen, ob diese Magazine nicht in Wesel anzulegen und ob nicht die nöthige Veranstaltungen zu treffen, um diese Magazine, im Fall sie formirt werden sollten, sogleich auf den ersten Wink den Rhein herauf bis Düsseldorf zu bringen, weil ohne Einlegung einer Guarnison in Cöln zuverlässig kein Preussisches Magazin geduldet werden wird. Ich halte es für nöthig, Ew. Hochwohlgebohren von allem diesem zu benachrichtigen und Sie auf alle diese Punkte aufmerksam zu machen, um Ihre nöthige vorläufige Disposition zu treffen, zugleich Ihnen auch die Approvisionirung von Wesel zu empfehlen, und habe ich heute dieserhalb an den Gouverneur von Woldeck Excellenz geschrieben. Ohnerachtet ich nicht glaube, daß Wesel in Gefahr sey, so muß man dennoch die nöthige Vorkehrung treffen, um diese Vestung gegen alle Insulte sicher zu stellen. Ueber alles dieses habe ich zugleich an des Königs Majestät und an des H. M. v. Schulenburg Excellenz berichtet, und werden Ew. Hochwohlgebohren von letzterem näher beschieden werden. P. S. Die anliegende Depeschen an H. v. Jacobi in London ersuche ich dieselben, durch einen Courier fortbringen zu lassen, und werde ich die liquidirte Unkosten denenselben wieder zu ersetzen die Ehre haben. Ihre Antwort ersuche ich dieselben, wegen der Unterbrechung des Post-Courses durch die Franzosen über Wesel, Lippstadt, Cassel hierher gehen zu lassen, und ist deren schleunige Besorgung dem Krieges Rath Kellerhauß in Lippstadt dringend zu empfehlen.

Schulenburg an Stein

Berlin, 30. Oktober 1792

Geh. Staatsarchiv Berlin, Rep. 92 Joh. Friedr. vom Stein Nr. 24. Eigenh.

*Anerkennung seiner tatkräftigen Maßnahmen. Schulenburg außerstande, die Lage zu übersehen und Richtlinien zu geben. Verweist ihn an Lucchesini.*

Dans ce moment, je reçois par le lieutenant de Sack votre lettre du 26<sup>1)</sup> avec toutes les annexes que je vous envoie ci-jointes suivant vos désirs. Je n'augmenterai pas votre affliction en vous dépeignant celle que nous avons éprouvée à la lecture de ces déplorables détails, mais je dois au zèle ardent qui vous anime et qui vous a guidé dans cette triste occasion, comme en toute autre, le juste tribut de l'éloge le mieux mérité. Je ne puis vous cacher, Monsieur, que nous sommes ici dans l'ignorance la plus complète, soit de la position et de l'état de notre armée, soit des plans qu'on se propose et des moyens par lesquels on veut les exécuter. Nous nous trouvons par conséquent dans l'impossibilité la plus complète et la plus absolue de faire d'ici aucune espèce de dispositions et de donner même un conseil quelconque, et nous ne pouvons ainsi que nous en remettre entièrement à ce qui aura été résolu sur votre dépêche à Mr. de Lucchesini. Je suis, par la même raison, tout aussi peu en état de donner au Président de Buggenhagen les instructions ultérieures que vous lui faites entrevoir de ma part dans votre lettre du 23.

Dans la situation vraiment déchirante où nous sommes, l'arrivée des Hessois à Coblenz nous a donné un rayon d'espoir. Veuillez, je vous prie, Monsieur, donner avis au département de tout ce qui se passera ultérieurement, et plaise à l'Être Supérieur qui a toujours veillé sur notre Etat et notre Maison Royale que ces nouvelles soient propres à ranimer et à soutenir le courage de tous ceux qui, comme vous et moi, leur sont attachés de coeur et d'âme.

*Vermerk Steins: „reçu le 4 de nov. le soir à 8 h.“*

Stein an Lucchesini

Kassel, 30. Oktober 1792

Geh. Staatsarchiv Berlin, Rep. 92. Joh. Friedr. v. Stein, Nr. 24. Eigenh. Konzept

*Ergebnis der Unterhandlungen mit dem Landgrafen von Hessen-Cassel. Seine Streitkräfte. Die Bedrohung Frankfurts durch Custine. Befürchtungen des Landgrafen wegen einer französischen Invasion. Stein drängt auf Zusicherung energischer Unterstützung, um den Landgrafen vom Abschluß einer Neutralitätskonvention abzuhalten.*

Vous aurez vu par la lettre du . . . <sup>2)</sup> qui vous sera parvenue par le bas-officier des dragons Stelzner la situation des choses à Giessen et à la Cour

<sup>1)</sup> Fehlt.

<sup>2)</sup> Das Datum ist offengelassen. Offenbar handelt es sich um den in Lucchesinis Schreiben vom 30. Oktober erwähnten Brief vom 27. d. M., der mir nicht vorgekommen ist.

de Darmstadt, et vous vous serez persuadé par leur contenu de la nécessité de prendre un parti décisif qui puisse rassurer ces contrées.

Je me suis rendu le 29 à Cassel, et les conversations que j'ai eues avec le Landgrave de même qu'avec ceux qui l'entourent, jointes aux informations que j'ai prises d'ailleurs sur les arrangements militaires préalables, m'ont donné les résultats suivants :

Le Landgrave a rassemblé 5 bataillons de troupes, il est occupé à remonter quatre à cinq cent hommes de cavalerie, à former deux bataillons de milice et un corps de chasseurs.

Il a envoyé le Colonel de Wurmb à Giessen pour se concerter avec le Landgrave de Darmstadt. Cinq bataillons et 8 escadrons d' Hanovriens ont fait un mouvement en avant vers Witzzenhausen, et le Général Freytag ayant remplacé le Feldmaréchal Reden, le commandement du corps d'armée hanovrienne est venu dans les mains d'un homme qui a de l'énergie et la réputation d'être un bon militaire.

Mais d'un autre côté, les Français se sont avancés sur Hanau avec un corps d'environ 2000 hommes et une partie de l'artillerie de la ville de Francfort, et cette place n'est point en état de soutenir un siège, tant par rapport à la nature des ouvrages qui la défendent, que par rapport au manque de munitions et de vivres. On craint que par la prise de cette place les Français ne se trouvent à même de se porter dans la Hesse par Fulde, Ziegenhayn etc.

Ces mouvements des Français portent l'inquiétude des Princes de ces environs au dernier point, et je puis assurer avec un degré de vraisemblance qui approche de la certitude et qui se fonde sur le caractère du Landgrave, son irrésolution, l'agitation d'esprit dans laquelle il se trouve et la manière de penser de ceux qui l'entourent, qu'en cas que l'état présent des choses dure encore 8 à 10 jours, qu'on ne lui fasse entrevoir avec certitude quelles démarches que les armées alliées veulent faire pour l'Allemagne — qu'on ne se consulte avec lui sur la manière dont on veut combiner leurs mouvements avec celui des troupes qu'il a rassemblées dans les environs de Marbourg et avec celles qu'il a maintenant près de Coblenz — que dans ce cas qu'il se croira absolument réduit à ses propres moyens de défense qui sont nuls par leur faiblesse et leur séparation et qu'il tâchera de se sauver par une convention de neutralité. Cet arrangement sera honteux pour lui, mais il plaidera la raison de la nécessité, il sera nuisible aux intérêts des puissances alliées en les privant de la disposition d'un corps de 8 à 10 m. de bonnes troupes, il augmentera l'aigreur déjà existante dans les esprits contre les alliés qu'on considère comme la cause et les auteurs de cette guerre, et il portera le découragement dans les coeurs. Il est de toute nécessité de :

- 1<sup>o</sup> rassurer le Landgrave de l'intention qu'on a de le soutenir,
- 2<sup>o</sup> de faire un plan pour réunir les troupes qu'il rassemble maintenant avec celles qu'il a sur le Rhin et celles de Darmstadt et de combiner leurs

mouvements à ceux des armées alliées pour éloigner les Français de l'Allemagne,

3<sup>o</sup> de solliciter auprès de la Cour d' Hanovre qu'elle fasse avancer ses troupes vers Fritzlär et Amönebourg (?) et qu'elle garnisse la Hesse, pendant que les Hessois s'avancent sur le Rhin.

Je désire qu'on agisse avec célérité et avec vigueur; la situation des affaires est très désespérée, moins par la nature des choses que par la disposition des esprits, les bruits funestes qui courent sur la situation des armées, qui ne peuvent qu'affliger profondément tout honnête homme attaché à la bonne cause et qui se voit dans la nécessité de se taire manque de notions et de moyens propres pour inspirer la confiance.

P. S. Cette lettre vous sera remise par le [Sr. de Todtenwarth, officier des gendarmes hessois,<sup>1)</sup>] que vous voudrez bien renvoyer ici.

Lucchesini an Stein

Luxemburg, 30. October 1792

Geh. Staatsarchiv Berlin, Rep. 92. Joh. Friedr. vom Stein, Nr. 24. Eigenh.

*Zufriedenheit mit Steins Maßnahmen. Die preußische Armee im Marsch auf Coblenz. Der König fest zur Verteidigung des Reiches entschlossen.*

Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire par courrier le 27 du courant et qui m'a été rendue hier au soir, 29, fort tard ici à Luxembourg. La dépêche intéressante dont Monsieur le Commandeur, votre frère, avait chargé le Lieutenant de Radt, nous avait confirmé la triste nouvelle de la prise de Mayence, de l'occupation de Francfort et des vastes projets du Général Custine sur une plus grande partie de l'Empire. Je mettrai ce matin sous les yeux du Roi les détails intéressants de votre dépêche, et je suis sûr que Sa Majesté vous fera marquer sa pleine satisfaction pour tout ce que vous venez de faire conjointement avec Mr. votre frère pour le bien de la chose publique et pour l'avantage de son service.

Vous saurez déjà que Sa Majesté, non contente de faire occuper Coblenz et Ehrenbreitstein par le corps de troupes hessoises qui demeure encore aux ordres de Msgr. le Duc de Brunsvic, vole avec toute son armée au secours de ses co-états et à la défense du Rhin. Trois divisions de l'armée sont déjà en marche, la quatrième part aujourd'hui, ayant le Roi à la tête, que j'ai l'honneur d'accompagner jusqu'à Coblenz, où j'espère avoir celui de vous voir. Quoique notre armée eût eu un besoin urgent de se refaire en tout sens de la longue et malheureuse retraite de la Champagne, Sa Majesté n'a pas balancé un instant à prendre la résolution qui devrait calmer la terreur panique des habitants désarmés de l'Empire, piquer d'honneur les Princes qui ont des troupes en état de marcher et arrêter les entreprises d'un ennemi très redoutable aussi longtemps qu'il ne rencontre point d'obstacles dans ses tentatives. Je prendrai les ordres

<sup>1)</sup> Aus der Reinschrift des Konzepts.

de Sa Majesté pour ce qui regarde les troupes de Cassel et de Darmstadt et en renvoyant demain le Lieutenant de Radt, j'espère que je pourrai le charger des intentions positives de Sa Majesté à cet égard.

J'ai donc préféré de vous envoyer auparavant cette lettre pour vous mettre à même de tranquilliser ceux qui pourraient avoir des inquiétudes sur les entreprises ultérieures de l'ennemi en vous indiquant les mesures promptes que Sa Majesté a prises à ce sujet.

Lucchesini an Stein

Wittlich, 2. November 1792

Geh. Staatsarchiv Berlin, Rep. 92. Joh. Friedr. vom Stein, Nr. 24. Eigenh.

*„Le Roi marche à la défense de l'Empire.“ Stein soll dem Landgrafen Mut zusprechen. Zufriedenheit des Königs mit Stein.*

J'arrive à Wittlich, et votre lettre de Cassel du 30 8bre m'est rendue au moment que je descends du cheval. Ma lettre précédente vous aura fourni des arguments invincibles, Mr. le Baron, pour combattre les craintes exagérées et les soupçons outrageants qu'on élève contre les cours alliées. — Le Roi marche à la défense de l'Empire. Il vient d'écrire à Mr. le Landgrave de tenir le poste de Marbourg et de s'entendre avec le Landgrave de Darmstadt pour garder Giessen jusqu'à notre arrivée. Les avis de notre marche feront mettre plus de précaution dans les entreprises du Général Custine. Travaillez, Monsieur, à ranimer le courage du Landgrave, et vous rendrez un grand service à l'Etat. Le Roi est très satisfait de tout ce que vous faites pour le bien de la chose.

Quant aux troupes hanovriennes, le Roi fera écrire au Général Freytag en attendant les résolutions du Roi d'Angleterre qu'on sollicite tous les jours de poste. Je ne veux point arrêter le chasseur, porteur de la lettre du Roi au Landgrave. La vôtre, Monsieur, ne m'ayant point été remise par un officier hessois mais par un postillon, j'ignore ce que M. de Todtenwarth est devenu.

Stein an Lucchesini

Giessen, 6. November 1792

Geh. Staatsarchiv Berlin, Rep. 92. Joh. Friedr. vom Stein, Nr. 24. Eigenhändiges Konzept.

*Fortgang der Unterhandlungen in Cassel. Forderungen des Landgrafen.*

La lettre du 2 d. c. de Wittlich m'est parvenue par le chasseur Schulemann et celle du 30 p. pour mon frère, que vous aviez confiée à Mr. de Radt qui est tombé malade à Coblenz, par Mr. de Todtenwarth, officier hessois, qui avait été retenu par Mr. de Rechel (?) à Coblenz.

J'ai cru pouvoir quitter Cassel, parce que dans ce moment-ci Mr. le Landgrave avait repris courage en voyant approcher son corps de troupes et en apprenant la marche de notre armée sur Coblenz.

A sa frayeur avaient succédé les regrets sur l'emploi stérile de ses fonds qui montent à près de 1 million, sur la perte de l'espérance de toute espèce de conquête et de dédommagement, et il était occupé à former un plan

d'obtenir au moins le dernier, comme il me paraissait avoir renoncé à tout projet d'agrandissement. Il me parla beaucoup des sacrifices qu'il avait portés à la bonne cause, des efforts qu'il avait faits pour la soutenir et de son manque de moyens pour continuer à le faire et, après ce discours préliminaire, il m'assura qu'il ne pourrait plus faire faire un pas à ses troupes, à moins que Sa Majesté ne les prenne en subside et le dédommage des frais déjà faits.

Je l'assurai que toute l'Allemagne avait été témoin de l'énergie avec laquelle il avait pris la défense de son antique et respectable constitution, que ce mérite était d'autant plus grand, comme toutes les démarches étaient absolument désintéressées, mais comme dans ce moment-ci le Comté de Hanau se trouvait occupé par l'ennemi, il ne pouvait absolument point séparer sa cause de celle des alliés et qu'il était de son propre intérêt de faire agir son corps sur le Main, que l'arrangement d'un traité de subsides ne pouvait être qu'un objet qui se rapportait à la campagne prochaine, dont le plan ne me paraissait point encore fait.

Après m'avoir lu la lettre de S. A. Msgr. le Duc de Brunsvic qui lui avait été remise par le chasseur Schuleman, dans laquelle Son A[ltesse] lui demandait d'occuper Giessen, d'ordonner à ses commandants de Hanau et de Reinfels de se tenir jusqu'à ce que la brèche soit praticable, il convint avec moi :

- 1) qu'il consentait que ses troupes se portent sur Hanau et le Main vers Francfort, mouvement très nécessaire pour réoccuper cette ville, la Wetteravie et le Comté de Hanau,
- 2) qu'il ne pouvait occuper Giessen contre la volonté du Landgrave de Darmstadt, mais qu'en cas que celui-ci y consente qu'il y ferait entrer ses troupes.

C'est dans ce sens qu'il m'a assuré qu'il écrirait la lettre au Roi et à Monseigneur le Duc que le Chasseur Schuleman rapporte, et il me paraît qu'on pourrait être content de leur contenu, comme il répond au besoin du moment. Quant au traité de subside, on pourrait lui répondre d'une manière qui ne soit point absolument décourageante et adoucir ce que la réponse pourrait avoir de peu de satisfaisant par les éloges qu'on donnerait à sa conduite qui les mérite réellement dans ce moment-ci à bien des égards. Les Français s'étant repliés sur Francfort et ayant évacué Mannheim et Friedberg, et le corps des Hessois s'étant rapproché de Giessen, cette ville n'est point exposée dans ce moment. Le Landgrave de Darmstadt a instruit S. M. de son plan qui est d'attendre que les troupes de Cassel, combinées avec un détachement de Prussiens se soient portées sur Hanau, et Francfort et, ayant obligé les Français à quitter le pays de Darmstadt, (et) de se joindre alors aux troupes hessoises, en attendant de garder le poste de Giessen et de couvrir la Hesse.

J'attends d'un moment à l'autre l'arrivée de mon frère, et je compte partir demain pour Coblenze.

Stein an Joh. Fr. v. Stein

Giessen, 8. Nov. 1792

Geh. Staatsarchiv Berlin. Rep. 92. Joh. Friedr. vom Stein, Nr. 24

*Das Hauptquartier in Coblenz. Schlechte Führung der österreichischen Truppen unter Esterhazy. Vormarsch der preußischen Armee gegen Mainz.*

Votre lettre du 2 de nov. ne m'a été rendue que dans ce moment, parce qu'elle m'avait cherché à Cassel que j'avais quitté le 8 d. c. pour aller à Coblenz et retourner de là à mon poste ou demander au Roi s'il me veut charger de quelques ordres ultérieurs. Votre dépêche est partie ce matin pour Coblenz.

Le Roi est arrivé le 5 d. c. à Coblenz, et Mr. de Lucchesini vous fait dire qu'on y attend votre arrivée avec impatience, et je vous prie de vous y rendre.

Au lieu de donner du secours à Esterhazy<sup>1)</sup>, on ferait bien de lui prendre le commandement de l'armée, c'est un archibête selon les détails que le jeune Vinck[e], au service d'Hanovre, qui revient de cette armée vient de me donner. Adieu, j'espère de vous revoir bientôt.

Nos troupes avancent sur Mayence — les Hessois s'assemblent dans les environs — on dit que F[ranc]fort est évacué, j'attends la confirmation de cette nouvelle<sup>2)</sup> pour engager les Hessois à se porter sur Hanau et Francfort.

Stein an Lucchesini

Kassel, 20. November 1792

Geh. Staatsarchiv Berlin. Rep. 92. Lucchesini Nr. 38

*Militärische Lage im Westen. Stein befürwortet die Unterstützung Hessen-Cassels. Untätigkeit Englands.*

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Excellence une dépêche au Roi avec des lettres du Landgrave par le courrier Pierre Wohlig, par le contenu desquelles Votre Excellence verra que le Landgrave est et a toujours été très disposé à faire avancer ses troupes et à les faire concourir à tous les plans d'opérations qui se feront sur la rive droite du Rhin et le Main, qu'il a même renforcé le corps du Général Biesenroth<sup>3)</sup> de deux régt. d'infanterie. Il s'agit maintenant de lui faire parvenir le plan d'opérations assez bien combiné pour le rassurer contre la crainte qu'on ne veuille l'exposer seul avec son corps de troupes et en même temps de lui témoigner quelque satisfaction pour tout ce qu'il a fait dans la crise présente des choses. J'attendrai ce plan pour le remettre au Landgrave, et alors je demanderai la permission au Roi d'assister à l'expédition projetée.

Les Hanovriens ont poussé leurs avant-postes jusqu'à Lichtenau et envoient leurs patrouilles jusqu'à Hirschfeld. — Le Général Freytag n'a

<sup>1)</sup> Oberbefehlshaber der österreichischen Streitkräfte.

<sup>2)</sup> Frankfurt war nicht geräumt, es mußte am 2. Dezember genommen werden.

<sup>3)</sup> Befehlshaber der hessischen Truppen an der Lahn.

cependant point encore reçu réponse pour l'envoi de l'aide de camp de Spuercken(?) à Londres. On augure par ce retard que le Roi d'Angleterre prendra des mesures vigoureuses pour le soutien de l'intérêt général.

Immediat-Bericht Steins

Kassel, 20. November 1792

Geh. Staatsarchiv Berlin. Rep. 96. Hessen-Kassel. Generalia 169 Q. Eigenh. Ausfert.

*Ergebnis seiner erneuten Sendung nach Kassel. Guter Wille des Landgrafen. Seine Befürchtungen.*

J'ai quitté Coblenz le 16 d. c. pour me rendre selon les ordres très gracieux de Votre Majesté à Cassel où je suis arrivé le 19 d. c. au soir, ayant dû prendre ma route par la Westphalie, celle le long de la Lahn se trouvant infestée par les Français.

Le Landgrave de Cassel a reçu la lettre du 15 d. c. de Votre Majesté que je lui ai remise le 20 d. c., en réitérant les assurances de son dévouement sans bornes à la bonne cause et à votre Personne, Sire, qui la défendez avec tant d'énergie et de constance, et témoigna en même temps combien qu'il était sensible aux doutes qu'on pouvait former sur sa volonté d'employer tous les moyens qui dépendaient de lui pour la soutenir. Qu'ignorant les plans d'opérations que Votre Majesté avait formés qu'il avait jusqu'ici dû se tenir tranquille dans l'attente qu'Elle lui ferait parvenir ses intentions, mais qu'en étant maintenant instruit

1) qu'il ferait agir ses troupes vers le Main et la rive droite du Rhin conformément au plan d'opérations que Votre Majesté aurait résolu,  
2) qu'il ordonnerait au Général Biesenroth, commandant les troupes hessoises en cantonnement sur la Lahn, de faire les mouvements que Votre Majesté lui prescrirait,

3) qu'il renforcerait ce corps de deux régiments d'infanterie, savoir celui du Prince Héréditaire et Prince Charles, lesquels ne se trouvent point sur le pied de guerre, mais dont on pourra cependant tirer parti.

C'est dans ce sens que la lettre que Monsieur le Landgrave m'a remise pour Votre Majesté est écrite et que sont conçus les ordres qu'il a envoyés par le même courrier au Général Biesenroth.

Les troupes hessoises sont parfaitement en état de faire cette expédition, comme le Landgrave a remonté sa cavalerie, qu'il a renvoyé les chevaux nécessaires pour l'artillerie et qu'il a donné à chaque bataillon une pièce de ...<sup>1)</sup> Il faut cependant que j'observe que le Landgrave ayant rappelé le Colonel Wurmb du corps du Général Biesenroth, il s'est privé d'un bon officier, général capable de mener ce corps, et il faudra faire entrer cette circonstance dans les combinaisons relatives au plan d'opérations.

Le Landgrave se trouvant dans cette disposition, il ne restait rien à faire à moi que de l'y confirmer en lui représentant que ses propres états se trouvaient garantis par une opération qui éloignerait les Français des

<sup>1)</sup> unleserlich.

rives du Rhin et du Main, que la lettre du Général Custine du 11 de nov. à Votre Majesté lui devait prouver combien que les Français étaient aigris contre lui, qu'en concourant à cette opération, il donnerait une nouvelle preuve de son zèle pour la conservation de l'Empire, qu'il avait déjà manifesté dans la crise où la partie antérieure de l'Allemagne s'était trouvée depuis le 21 d'oct. jusqu'au 2 de nov. J'ose supplier Votre Majesté de faire parvenir le plan de l'expédition projetée à Monseigneur le Landgrave qui certainement s'est acquis quelque titre à cette marque de confiance, et qui est nécessaire pour le rassurer contre la crainte qu'il a qu'on ne l'expose, lui et ses troupes, seul à l'ennemi. Cette crainte lui fait désirer qu'on fasse joindre un corps de Prussiens aux Hessois, idée qu'il sera cependant aisé de lui faire abandonner en cas qu'elle ne convienne point au plan général.

Stein an Buggenhagen

Frankfurt, 9. Dezember 1792

Geh. Staatsarchiv Berlin. Rep. 92. Lucchesini. Nr. 38

*Liquidation seiner Reisekosten und der von ihm geleisteten Vorschüsse (aus dem beiliegenden Itinerar ergeben sich die Reisewege Steins und sein Aufenthalt in der Zeit vom 28. Oktober bis 28. November).*

Stein an Heinitz

Wetter, 22. Dezember 1792

Geh. Staatsarchiv Breslau. Nachlaß Reden

*Sein Anteil an den Kriegereignissen seit dem Falle von Mainz. Vorschläge zur Versorgung der Armee mit Lebensmitteln.*

Je suis enfin retourné ici dans ma solitude, après avoir mené pendant deux mois une vie très inquiète et très agitée dont Votre Excellence me permettra de lui faire le détail.

J'avais quitté le 11 d'oct. le Cté de la Marck pour prendre congé de ma soeur au moment qu'on me marqua la prise de Mayence, je continuais ma route et je trouvais que ces bruits n'étaient point fondés. Pendant mon séjour à Nassau, les Français s'approchèrent de Mayence une seconde fois, et je reçus à Wezlar la nouvelle de la reddition de cette ville et de l'occupation de Francfort. Il est difficile de se faire une idée de la terreur que cette nouvelle répandit généralement, partout on ne voyait que des gens qui fuyaient, et tout le monde s'attendait à toutes les horreurs de la guerre. Je me rendis à Giessen dans l'intention de retourner par Cassel en Westphalie, lorsque je rencontrai dans ce premier endroit le Cte de Wallmoden qui m'adressa un courrier prussien que mon frère avait envoyé à l'armée et qu'il ne pouvait trouver. J'ouvris ses dépêches et, pendant que j'étais occupé à en prendre le soin nécessaire, arriva mon frère dans une situation extrêmement violente et étant dans un désespoir dont on se fait difficilement une idée. Je l'engageais à s'arrêter, à se reposer, et le jour suivant, nous fîmes un plan. Il était nécessaire de rassurer les Landgraves de Hesse et de prévenir qu'ils ne fassent une fausse

démarche, d'observer les mouvements des Français et d'informer le Roi et les Ministres de la situation désespérante des affaires. Nous formâmes un cordon entre Mayence et Coblenz d'officiers recruteurs, nous expédiâmes les courriers nécessaires à l'armée etc., et mon frère partant pour Wurzburg, je me rendis de là à Cassel pour observer la disposition des esprits. Le Landgrave de Cassel était occupé à se préparer des moyens de défense, mais il était très vacillant et inclinait à faire un traité de neutralité, ce qu'il remit cependant comme je lui donnais la nouvelle de l'approche de notre armée et de l'arrivée de ses troupes à Coblenz, où se trouvèrent nos magasins et qui par un bonheur inconcevable n'ont point été brûlés par Custine, par quoi notre armée eût été obligée de se replier sur le pays de Juliers et d'abandonner tout l'Empire, la Hesse etc. Le Roi étant arrivé le 4 à Coblenz, je retournais à Giessen, où je rencontrais le Marquis de Bouillé<sup>1)</sup> que je menais jusqu'à Coblenz, où le Roi se trouva. Je le suivis à Montabaur assister à une expédition contre les Français à Limbourg qui devint superflue, comme ils avaient évacué cette ville, et comme on avait formé le plan de jeter le Français sur la rive gauche du Rhin et d'y faire coopérer les Hessois, on m'envoya à Cassel pour engager le Landgrave d'y concourir. Il s'y prêta, ses troupes s'y joignirent au Général Kalkreuth<sup>2)</sup> qui se porta par une marche très rapide sur Bergen et en occupa les hauteurs, tandis que le Roi déboucha avec son armée à Hombourg. J'y joignis le quartier général, et on s'attendait à une attaque du poste d'Oberursel à laquelle je comptais assister, mais le Duc<sup>3)</sup> fit tourner ce poste par le Pr. de Hohenlohe<sup>4)</sup> qui se rendit à Reifenberg et l'armée cantonna. Enfin, la nuit du 1 au 2 de Décembre, l'armée se rendit sur la hauteur de Bergen et se forma pour attaquer Francfort. L'attaque se fit par les Hessois sur deux postes, je me rendis à celle d'Eschersheim auprès du général Biesenroth, le feu était encore très animé, lorsqu'enfin on enfonça les portes, que les grenadiers de Philipsthal et des gardes s'emparèrent des remparts et que la cavalerie entra dans la ville, et moi avec elle, et sabra tout ce qui se présentait devant elle. A peine arrivés, qu'on annonça l'approche de Custine, on mena le canon sur les remparts, on les garnit des troupes hessoises, et notre armée attaqua Custine près de Bockenheim, d'où il se retira, et il n'est point douteux que le Duc aurait mieux pu profiter de la terreur qui avait saisi les Français. Enfin, on fit faire vendredi passé un mouvement à l'armée sur Wicker et on recula les Français jusque sur Hoftheim et Cassel<sup>5)</sup>. Ce dernier endroit est retranché et fortement garnisonné. Je quittais, après avoir été témoin de cette affaire, l'armée et je me rendis ici pour aller à Wesel, où le Duc m'a chargé de me rendre.

<sup>1)</sup> Der nach der mißglückten Flucht Ludwigs XVI. Frankreich verlassen hatte.

<sup>2)</sup> Der spätere Feldmarschall.    <sup>3)</sup> Braunschweig.    <sup>4)</sup> Hohenlohe-Ingelfingen.

<sup>5)</sup> Wohl Hochheim und Kastel.

Pour faciliter les approvisionnements et empêcher que le prix des grains ne hausse à un point exorbitant, j'ai proposé:

1) qu'on fasse avec les cercles de Haut-Rhin et Rhin-Electoral des contrats de livraison à un prix déterminé, comme c'était usité dans la guerre de 7 ans,

2) qu'on fasse venir de l'avoine de l'Ostfrise.

On a adopté ces deux plans et on [a] formé une convention du cercle où cette affaire va être réglée.

Le temps, tout mauvais qu'il est, nous favorise, comme il empêche le passage du Rhin au Français et qu'en attendant les troupes d'Halberstadt etc. arriveront.

Je supplie V. E. d'adresser ses lettres à Wetter.

Stein an Frau von Berg.

Wetter, 29. Dezember 1792

Nach Pertz I. S. 118 ff.

*Verlobung.*

Nach langem Hin- und Hertreiben bin ich endlich in meine Einsamkeit, aber nur auf wenige Tage, zurückgekommen, um nach deren Ablauf wieder in das Gewirr von Geschäften und Menschen hereingeworfen zu werden. Diese ruhigen Augenblicke benutze ich, um Ihnen, gnädige Frau, für Ihre liebe, freundschaftliche Briefe zu danken, und um Sie wegen meines langen, unverzeihlichen Stillschweigens in Rücksicht der Umstände, worunter ich lebte, um Verzeihung zu bitten, von denen ich Ihnen eine Erzählung schuldig bin . . .<sup>1)</sup>

Dieses ist das Allgemeine dessen, was sich mit mir unterdessen zuge- tragen. Nun kommt aber noch ein Vorgang, der sich auf eine ganz sonder- bare Art in diese Begebenheiten eingewebt hat.

Ich habe es Ihnen bereits gesagt, dass ich in Giessen und Cassel 14 Tage täglich mit der Wallmod'schen Familie lebte, wo hundert Umstände, Begebenheiten und Äusserungen mich von dem reinen, wohlwollenden Charakter und dem gesunden, richtigen Verstande der Gräfin Wilhelmine überzeugten, dass ich, nachdem ich abreiste, eine solche unausstehliche Leere fühlte, sich eine solche trübe, freudenlose Aussicht vor mir eröffnete, mein Leben allein und isoliert zubringen zu sollen, dass der Wunsch, aus ihren Händen das für mich wenigstens einzige Glück des Lebens, häusliches Glück, zu erhalten, so lebhaft wurde, dass ich einen entschei- denden Schritt that und nunmehr die Hoffnung habe, diejenige Verbindung mit ihr einzugehen, die so lange der Gegenstand meiner Wünsche und Erwartungen war. Ich bin überzeugt, dass diese erfüllt werden, weil eine Bekanntschaft von drey Jahren mich in meinem Urtheil über die Gräfin

<sup>1)</sup> Lücke bei Pertz, der den folgenden Teil zu seiner Darstellung der Reisen und Verhandlungen Steins in Westdeutschland verwandt hat, über die wir auch aus dem Brief an Heinitz vom 22. Dezember unterrichtet sind.

bestätigte, und weil Reinigkeit des Charakters und Richtigkeit des Verstandes die Quellen aller häuslichen Tugenden sind. Auch ist es mir interessant, mit den Menschen, die sie umgeben, in Verhältnis zu treten, denn der Vater ist ein Mann von seltener Welt- und Menschenkenntnis. Er hat sehr vielen Adel in seiner Gesinnung und zeigt sehr viele Gutmüthigkeit und Anhänglichkeit im Umgange mit seiner Familie, und die Gräfin ist ein wahrer Engel von Güte, von Wohlwollen und Liebe. Das Detail von allem dem, was bei dieser Gelegenheit geschrieben und gesprochen worden, schreibe und schicke ich Ihnen ein anderes Mal. Jetzt bleibt mir nur so viel Zeit übrig, Sie zu bitten, von allem diesem nichts, gar nichts an irgend jemand zu sagen, weil ausser meiner Schwester Marianne und den drey unmittelbar bei der Sache interessierten Personen von dieser Sache niemand etwas weiss. Ich wünschte, länger über alles dieses mit Ihnen sprechen zu können, weil ich weiss, dass Sie Theil an dieser Veränderung an meiner Art zu existiren nehmen, und weil Ihre Freundschaft lebhaft und hellsehend ist, und ich Ihr Urtheil und Ihren Rath erwarte. Leben Sie wohl, gnädige Frau, erhalten Sie mir Ihre Freundschaft, deren Werth für mich unaussprechlich ist.

Buggenhagen, Stein, Petri<sup>1)</sup> an den Herzog von Braunschweig

Geh. Staatsarchiv Berlin. v. R. 92. Pertz H. 59. Abschr.

Wesel, 4. Februar 1793

*Bericht über ihre Maßnahmen zur Verproviantierung der Armee.*

Bestallung als Präsident der Märkischen Kriegs- u. Domänenkammer  
in Hamm für Stein

St. A. (d. d. 18. Febr. vollzogen 4. März 1793)

Berlin, 18. Februar 1793

Bericht Steins

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen. Dir. Cleve

Cleve, 4. März 1793

*Befürwortet die Aufrechterhaltung des Verbots der Teilnahme französischer Kaufleute an der Frankfurter Messe. Besorgnisse wegen revolutionärer Propaganda.*

Ew. Königl. Maj. überreiche ich in der gedruckten Anlage de dato Frankfurt, d. 28. Jan. a. c. das von des Königs Majestät Allerhöchsten Person dem Magistrat zu Frankfurt erteilte Mess Protectorium, auf dessen Extension der § 5 zum Vorteil der Französischen Kaufleute von gedachtem Magistrat vergeblich angetragen worden, indem er dahin beschieden, dass die Kaufleute dieser Nation ihre Ein- und Verkäufe durch deutsche Commissionairs besorgen lassen müssten.

Bey denen bekannten Gesinnungen dieser Nation, bey ihrem unruhigen Bestreben, ihre verderbliche Grundsätze auszubreiten, halte ich es für bedenklich, in diesem Augenblick die der allgemeinen Ruhe sehr unter-

<sup>1)</sup> Kriegs- u. Domänenrath bei der Kammer in Cleve.

geordnete Neben Betrachtungen von Handels Vorteilen geltend zu machen, und scheint mir für den Handel alles das, was unter den jetzigen Umständen möglich ist, geschehen zu seyn.

Stein an Frau von Berg

Cleve, 5. März 1793

Nach Pertz I. 129 ff.

*Der Krieg in den Niederlanden. Die Familie Metternich. Verlobung mit Wilhelmine von Wallmoden. Das revolutionäre Frankreich.*

Ich habe lange die Beantwortung Ihres Briefes vom 8ten Januar und 5ten Februar c. ausgesetzt, weil ich, um Ihnen zu schreiben, einen Augenblick von Ruhe und Zurückkehr in mich selbst abwartete — den ich jetzt erst finde und benutze. — Ihren Brief erhielt ich in Wesel, wo ich mancherlei Geschäfte zu verrichten hatte und mich 3 Wochen aufhielt, einige vergnügte Augenblicke zubrachte in dem Umgange der Gräfin Metternich und ihrer Familie <sup>1)</sup> und mit dem Herzog Friedrich <sup>2)</sup> nach Geldern ging. Sie wissen, dass er durch eine vorteilhafte Stellung die Provinzen diesseits des Rheins deckte — dass er aber nicht angreifen konnte, bis dass die Oesterreicher verstärkt waren, dass aber der 1ste März bis den 5ten für uns sehr glücklich war, und Roermond genommen, auch die Franzosen aus Aachen herausgeworfen und Maastrich entsetzt worden <sup>3)</sup>. Ich war aber in der Zwischenzeit nach Hannover gegangen und hatte dort von meiner jungen Freundin die Versicherung erhalten, dass sie durch ihre Verbindung mit mir das Glück ihres Lebens zu erhöhen hoffe — ich müsste gewiss äusserst stumpfsinnig und gefühllos seyn, wenn ich den Werth eines solchen reinen, liebenden Mädchens, wie sie ist, verkennen könnte und irgend ein Mittel vernachlässigte, um ihre Erwartungen zu erfüllen. Das Leben erhält für mich einen Werth, den es nur im Umgange meiner besten und innigsten Freunde hatte, und ich hoffe, dass das Harte, Heftige und Übereilte, so in meinem Charakter liegt, durch den Anblick dieses wohlwollenden und sanften Geschöpfes und die Äusserungen ihres richtigen Verstandes gemildert werde. Ich wünschte, ihr eine Situation anbieten zu können, die sie vollkommen glücklich machte, und ich sehe mit Kummer vorher, dass die Orte, wo sie vor das Erste einen Theil ihrer Zeit verleben muss, ihr nicht die Annehmlichkeiten anbieten, die ich ihr zu verschaffen wünsche. Wie wünschenswerth, wie bildend wäre Ihr Umgang, gnädige Frau, für die zukünftige Gefährtin meines Lebens, und wie lebhaft wird der Wunsch

<sup>1)</sup> Mutter des späteren Staatskanzlers, welcher damals durch seinen Vater, den dirigierenden Minister bei der Generalregierung der österreichischen Niederlande, in die Politik eingeführt wurde. Nach dem Sieg der Franzosen bei Jemappes hatte Metternich Brüssel verlassen, sich zunächst in Roermond und nach dessen Räumung in Wesel niedergelassen. Srbik, Metternich I, 74.

<sup>2)</sup> Von Braunschweig-Oels, der das in Geldern stehende preußische Corps kommandierte.

<sup>3)</sup> Es sind die ersten Tage der Offensive, welche zum Zusammenbruch der französischen Herrschaft in Belgien und zur Wiedereroberung des Landes durch die Schlacht von Neerwinden führten.

in mir rege, sie Ihnen vorstellen zu können und Sie zu bitten, ihr Ihre Freundschaft und Ihren leitenden Rath in den mannigfaltigen Verhältnissen ihres Lebens mitzuteilen. — Würden Sie mir meine Bitte abschlagen, und könnten Sie gegen jemand gleichgültig seyn, der in der genauesten und innigsten Verbindung mit Ihrem Freunde steht? ich darf mit Gewissheit darauf zählen, dass Sie meine Freundin unter die Ihrigen aufnehmen werden und dass Sie ihr Ihren bildenden Umgang nicht entziehen werden. Sie fragen mich, gnädige Frau, was aus allem diesem Getümmel, diesem Drängen von Menschen und Gedanken und Meinungen für Deutschland entstehen werde?

Französische Anarchie und Sittenlosigkeit wird für den ruhigen, sittlichen Deutschen nicht ansteckend seyn, er wird im Kampf mit dieser unglücklichen Nation vielleicht nicht erobern, aber auch gewiss nicht unterliegen, und das Beispiel der Gräuel, die seine Nachbarn begehen, das Elend, welches zwei zahlreiche und glänzende Stände dieser Nation leiden, wird manches Vorurtheil vernichten und manches Gute beschleunigen. Ich erwarte mir einen Krieg von mehreren Jahren, aber seine Einflüsse sind vortheilhaft, sie stellen Energie und Muth wieder her, sie geben einen Reiz zur Thätigkeit, sie werden die Abneigung gegen die scheussliche Nation der Franzosen vermehren.

Ich bleibe hier bis den 14ten oder 15ten März c., und dann besuche ich unsere Armee auf einige Tage und bleibe bis in den Mai in Westphalen. Alsdann gehe ich nach Hannover und hoffe, dorten auf immer mich mit meiner Freundin zu verbinden. Wann sehe ich Sie wieder, und wann kann ich Sie mündlich der lebhaftesten und reinsten Freundschaft versichern, die ich Ihnen gewidmet habe.

Könnten Sie mir wohl Zeichnungen zu brillantenen Ohrringen schicken? ich wünschte sie aber bald zu erhalten.

Den Brief an Zoll schickte ich, sobald ich ihn erhielt, an meinen Bruder in Erfurt, weil ich nicht wusste, wo Zoll war; was dieser damit gemacht hat, weiss ich nicht, wahrscheinlich ist er verloren.

Ministerialrescript an Stein

Berlin, 12. März 1793

Geb. Staatsarchiv Berlin. Gen. Dir. Mark. Tit. III Nr. 2. Konz.

*Betr. seine Ernennung zum Präsidenten der märkischen Kriegs- und Domänenkammer.*

Votum Steins

Königsborn, 9. April 1793

Geb. Staatsarchiv Berlin. Gen. Dir. Mark Tit. CLXXX Nr. 4. Abschrift

*Betr. das Gesuch der Altenaer Fabrikanten um Anlegung eines Getreidemagazins aus einem für die Industrie des Sauerlands bestimmten Fond. Sie sollen abgewiesen werden.*

Die Ueberweisung dieser Summe an die Altenaer wäre eine Ungerechtigkeit gegen die sehr zahlreiche Classe der übrigen Fabricanten, deren Anzahl



STEINS FRAU

*Miniatur von H. F. Schalck*



grösser, deren Gewerbe wichtiger, und also in allem Betracht eine so schätzbare Menschen Classe wie die Altenaer sind, wenn sie gleich nicht, durch Wohnort und Zunftgesetz vereinigt, die Mittel haben, so einstimmig, so zudringlich und zum Theil so tumultuarisch zu verfahren, als die Altenaer in dieser und andern Gelegenheiten gethan haben.

Stein an Reden.

Geh. Staatsarchiv Breslau

Wesel, 22. März 1793

*Abneigung gegen die Übersiedlung nach Hamm. Frage der Neubesetzung des Wetter-  
schen Ober-Bergamts. Verheirathung.*

*Vermerk Redens: „resp.“*

Ihre beyde freundschaftliche Briefe, lieber Reden, liegen noch unbeantwortet vor mir, woran mich die Landtags Geschäfte hinderten, und ich habe Ihnen noch nicht gedankt für die Äusserungen von Freundschaft und Anhänglichkeit, die sie enthalten.

Bey der Präsidenten Stelle<sup>1)</sup> habe ich hauptsächlich die Verbindlichkeit, in Hamm zu wohnen, zu erinnern, und ist mir dieser Gedanke unerträglich, weil ich die Ruhe der Einsamkeit und den Genuss, welchen Gesellschaft anbietet, zu gleicher Zeit vermissee. Ich habe mich erboten, jährlich 4 Monate in Hamm im Collegio zu leben, die übrige Zeit in Cleve, Berlin und Nassau zuzubringen — ein mehreres kann ich nicht thun, wenn ich einige Rücksicht auf mein eigenes Wohl nehmen darf. Sollten diese Vorschläge aber angenommen werden, so müsste ich mit gewissen passenden Bestimmungen von denen mir zu Wetter als B. A. Director obliegenden Geschäften dispensirt und jemand an meine Stelle gesetzt werden, aber wer? entweder Ihr H. v. Böhmer<sup>2)</sup>, der arbeitsam zu seyn scheint — man könnte ihm 500 Th. aus meinem Gehalt geben u. mich aus den Fragmenten des Ledebur'schen<sup>3)</sup> entschädigen u. ihm noch aus der Hauptcasse 300 Th. zusetzen — und wohl unter der Leitung eines andern wird gebraucht werden können, oder des H. v. Roemer<sup>4)</sup> aus Sachsen, von dem ich viel Gutes gehört habe — denken Sie über diese Sache nach u. suchen Sie sie auszuführen, weil hierdurch die Sache sehr gewinnen wird.

Ich kehre morgen wieder nach der Gft. Marck [zurück] und werde dort meinen gewöhnlichen Geschäften mich unterziehen — im May gehe ich nach Heinde, ein bey Hildesheim gelegenes Wallmodensches Guth, u. werde dorten auf immer mit meiner Freundin verbunden werden; ich bin gewiss, mit ihr und durch sie glücklich zu seyn — sollten Sie nicht in das Hannöversche gegen diese Zeit kommen? um Zeuge zu seyn von dem Glück Ihres Freundes. — Im Juny gehe ich auf einige Zeit nach Nassau.

<sup>1)</sup> Der Kriegs- und Domäneammer in Hamm. vgl. das Rescript vom 12. März 1793

<sup>2)</sup> Referendar am Oberbergamt in Breslau.

<sup>3)</sup> Steins Vorgänger als Kammerpräsident. Die Gehälter setzten sich damals aus den Bezügen für die verschiedensten Dienstobliegenheiten zusammen.

<sup>4)</sup> Sächsischer Oberbergmeister, den Reden in preußische Dienste ziehen wollte. Wutke, a. a. O. S. 137, 264.

Sie würden mich sehr verbinden, wenn Sie die Schlösser verkaufen könnten, ich will gerne 50 Th. darauf verlieren, seyn Sie so gütig und sagen an Rosenstiel, dass er den 29. März 200 Th. Zinsen an den H. Dohm H[errn] v. Pannewitz gegen Quittung bezahlen mögte — u. dass ich Antwort wegen des jungen Streithorst von ihm zu erlangen wünschte.

*Nachschrift.* P. Ferdinand Königl. Hoheit<sup>1)</sup> und Prinzess Luise versichern Sie meiner ehrfurchtsvollen Dankbarkeit für ihre Theilnahme an meinem Glück.

Stein an Lucchesini

Hamm, 22. Mai 1793

Geh. Staatsarchiv Berlin. Rep. 92 Lucchesini. Nr. 38

*Fordert Maßnahmen gegen den Erzbischof von Köln, den Bischof von Münster, den Kurfürsten von der Pfalz, um die Auslieferung preußischer Deserteure zu erzwingen.*

Votre Excellence voudra me permettre que je lui demande d'accorder un moment d'attention à un objet tres intéressant pour cette province. Dès ce que la guerre présente a été déclarée guerre de l'Empire, le Département des Affaires Etrangères a demandé aux Princes dont les états avoisinent à ceux du Roi en Westphalie de délivrer les soldats déserteurs et les sujets enrôlés ayant émigrés pour se soustraire au service militaire. Il a été surtout nécessaire de réclamer ces derniers, parce qu'il devenait impossible de tenir le régiment de Manstein, ayant son canton ici, au complet, quand les voisins accordent un asile aux sujets fugitifs, et on a cru être fondé en droit de le faire, parce qu'aucun état voisin ne pouvait refuser de remettre à son souverain légitime un sujet fugitif voulant se soustraire aux devoirs lui imposés par les lois de son pays.

Le tableau ci-joint mettra Votre Excellence au fait du contenu des réponses faites par les différents états du cercle de Westphalie au département des affaires étrangères dont la plus grande partie a accepté les propositions. Il n'y a que l'Electeur de Cologne, Evêque de Münster<sup>2)</sup> et l'Electeur Palatin<sup>3)</sup> qui refusent de rendre les sujets enrôlés, emigrés et fugitifs, quoiqu'ils consentent de rendre les soldats déserteurs.

Il résulte de cet inconvénient que dans ce moment-ci, où on est occupé à remettre le régiment de Manstein au complet, que le triple du nombre nécessaire pour cet objet se retire dans les états de ces deux Princes, que le poids du service militaire retombe sur les sujets fidèles et sur ceux qui

<sup>1)</sup> Vater des Prinzen Louis Ferdinand und der Prinzessin Luise, verheiratete Prinzess Radziwill, die Stein lebenslang in treuester Freundschaft verbunden blieb.

<sup>2)</sup> Maximilian Franz, der jüngste Sohn Maria Theresias, der letzte Erzbischof von Köln (seit 1784), 1794 durch die französische Invasion vertrieben, gest. 1801. Das Erzstift wurde durch die Abtretung des linken Rheinufers an Frankreich und die Säkularisation der geistlichen Güter auf dem rechten Ufer des Rheins aufgelöst.

<sup>3)</sup> Karl Theodor (1742—1799), dem neben den kurpfälzischen Besitzungen auch Jülich und Berg gehörten.

sont nécessaires pour les différents emplois de l'industrie, tandis que la province se dépeuple par toutes ces raisons réunies.

Même les soldats désertés ne sont point délivrés, et les employés du pays de Berg n'ont encore reçu aucun ordre à cet égard, et on accorde à tous les enrôlés fugitifs un asile public sans avoir aucun égard à nos justes réclamations.

Il me paraît qu'aucun des coétats de l'Allemagne ne peut accorder, et surtout point dans ce moment-ci, une retraite à des sujets qui veulent se soustraire aux loix et au devoir de défendre leur patrie. Je crois par conséquent qu'on peut exiger des Electeurs de Cologne et Palatin, comme droit, qu'ils délivrent nos sujets fugitifs, et qu'on peut employer en cas de refus des mesures de vigueur justifiées par la nécessité et l'urgence du moment. Ces mesures seraient de déclarer à ces Electeurs qu'on ferait enlever de force les enrôlés fugitifs par les garnisons de Wesel, Hamm et Minden, et qu'ils n'auraient qu'à attribuer à leur refus injuste les suites d'une démarche que la nécessité de soutenir une guerre menée pour leur propre défense exigeait.

Le Prince George de Darmstadt recueille également à Mülheim, dans sa Seigneurie de Saar et Broich, les enrôlés fugitifs, et il me paraît qu'on devrait lui parler le même langage et employer vis-à-vis de lui les mêmes moyens.

Stein an Reden

Geh. Staatsarchiv Breslau

Heinde, 5. Juni 1793

*Verheiratung. Das Gradierwerk von Unna. Veltheim. Freundschaftsbeteuerungen*

*Vermerk Redens: „beantw.“*

Heute früh bin ich angekommen, und der 8. m. c. wird der Tag seyn, der mich auf immer mit meiner jungen Freundin verbindet und mir das Glück verschafft, was in den männlichen Jahren das einzige wünschenswerthe bleibt, und dessen Genuss ihr richtiger Verstand u. ihr reiner Charakter mir versichern. Dass Sie nicht von Wendlinghausen zu mir nach Hamm gekommen oder nur bis heute in Hannover gewartet<sup>1)</sup>, ist mir sehr leid, weil ich das Bedürfnis, einen Freund, den Ähnlichkeit der Laage und Verhältnisse und Übereinstimmung der Grundsätze so sehr mit mir assimiliren, zu sprechen, mit aller dankbaren Rücksicht lebhaft fühle. Lieber Reden, es ist nicht gut, dass Sie mir entronnen sind, denn wir bedürfen uns wechselseitig, und einige Augenblicke und Stunden sind ja in unsern Geschäften nie, wohl in Schlachten entscheidend, und warum daher so sehr eilen.

Ich bitte Sie ernstlich, dem Minister die Ausführung des von mir vorgeschlagenen Gradirbaues in Unna zu empfehlen, denn das Werk wird sich

<sup>1)</sup> Reden war kurz vorher dienstlich im Harz und in persönlichen Angelegenheiten in Hannover gewesen. (Wutke.)

ohne diesen kaum in der jetzigen Laage erhalten wegen der Schwierigkeit, den steigenden Kohlenbedarf zu bekommen und anzufahren. Der Minister ist ängstlich, und er hat es nicht Ursache zu seyn, das Anlage Capital muss sich aus denen Vortheilen der Anlage bezahlen, und auf jeden Fall sind Verziehungs- und Tilgungsfond

a) auf der Clevischen Salz Casse, auf deren Etat 3 m. Th. jährlich stehen, b) aus denen extraordinären Überschüssen des Unnaschen Werkes, die jährlich zwischen 2 u. 3 m. Th. gewiss und in manchen Jahren noch mehr betragen, wie Sie sich überzeugen können, wenn Sie einen Rechnungs Extract machen lassen.

Diese Sache empfehle ich Ihnen, und lesen Sie die von mir eingeschickte Weege Unterhaltungs Ordnung und unterstützen Sie auch diese Sache. Veltheim ist nach Wetter — lieber Reden, ich glaube nicht, dass er hinpasst, aber alles, alles will ich thun und mir gefallen lassen, um ihm zu helfen — also auch nach Wetter, wenn dieses ein Mittel ist, ihm zu helfen. Denken Sie über die Sache nach und sagen Sie mir, wie und was ich mitwirken kann, da ich zu wenig mit dem individuellen seiner Laage bekannt bin, um rathen zu können. Es wäre mir leid, wenn Sie dieses für Worte hielten, denn mir liegt das Schicksal dieses unglücklichen Mannes und der Seinigen sehr am Herzen <sup>1)</sup>.

Der Schluss Ihres Briefes betrübt mich, warum meinen Freund vergessen — lieber Reden, worauf gründet sich dieser Verdacht, und verdient ihn eine Verbindung, die nun bereits 13 Jahre gedauert hat? Nie werde ich meine Freunde vergessen, vielleicht Augenblicke von Launen und Missmuth haben, sollte die scharfsichtige, duldende Freundschaft diese aber nicht von Gleichgültigkeit und Kälte unterscheiden, und haben Sie sie nicht so oft unterschieden, diese Ausbrüche nicht so oft mit Geduld ertragen? Leben Sie wohl, lieber Reden, seyn Sie nicht ungerecht gegen mich und seyn Sie überzeugt von der Dauer und Lebhaftigkeit meiner Freundschaft. *Nachschrift.* Seyn Sie so gütig und geben das anliegende laus Deo an Rosenstiel, um es an die verschiedenen Rendanten auszuzahlen und bitten ihn, dass er mir am Ende dieses Monats einen Abschluss von meiner bey ihm befindlichen Privat Casse schickt.

Stein an Reden  
Geh. Staatsarchiv Breslau

Hamm, 15. August 1793

*Sommerreise nach Nassau. Belagerung und Übergabe von Mainz. Tod seiner Schwester Charlotte. Rückkehr nach Westfalen.*

*Vermerk Redens: „resp.“*

Ihren Brief, lieber Reden, vom 15. Juny erhielt ich heute, nachdem mir der, in welchem das Pettschaft eingeschlossen, früher zugekommen war

<sup>1)</sup> Es scheinen hier dienstliche Verfehlungen Veltheims zugrunde zu liegen, über die ich nichts ermittelt habe.

— und dessen Inhalt mich in Ansehung Ihrer Gesundheit beunruhigte — haben Sie nicht Ihr Fieber zu frühzeitig vertrieben? dass es solche Folgen hatte, wie die sind, von denen Sie mich benachrichtigen.

Seit dem Monat Juny war meine Existenz sehr abwechselnd biss zu meiner hiesigen Ankunft, die mich wieder in mein altes Geleise brachte. Ich blieb biss den 25. Juny in Heinde, reiste von da nach Hannover und sah hier meine Schwester<sup>1)</sup> zum letzten mal, lernte Beroldingen in seiner Einsiedelei und den Bischof von Hildesheim<sup>2)</sup>, einen klugen, gelehrten, entschlossenen Mann kennen. Den 29. ging ich ab nach F[rank]furt, blieb hier einen Tag und reiste von da in das Laager, wo ich mich biss den 9. aufhielt und von meiner Frau abgeholt wurde. Im Laager sah ich meinen Bruder<sup>3)</sup>, müssig, stürmisch, zerstreut, den H[erzog] v. Weimar<sup>4)</sup> mit sich selbst missvergnügt, geschäftsloos, ennuirt und sich alle Thätigkeit wegraisonnirend, dem Ganzen fehlte Einheit, Leitung, Energie, den Charakter von Spannung hatte Ruhe und Trägheit ersetzt. Die Truppen waren brav geblieben, Prinz Louis Ferd[inand] der einige von den hohen Häuptern, der Enthousiasmus für das Gute zeigte.

Aus dem Laager reiste ich nach Nassau und blieb hier allein mit meiner Frau 14 Tage — hier erhielt ich die Nachricht vom Tod meiner Schwester, sie war mir unerwartet und schmerzhaft. Sie hatte viele Sonderbarkeiten, aber einen richtigen Blick, Energie und [war] fähig, ihren Pflichten grosse Opfer zu bringen, sichere Existenz war für das Glück ihres Mannes, der sie liebte, und ihrer Kinder, besonders ihrer Tochter, die sie sorgfältig erzog, wesentlich, und mit ihrem Tod ist das erste zerrüttet, und das letzte leidet. Meiner Schwester, der Stiftsdame, empfahl sie ihre Tochter, diese reiste nach Hannover, blieb hier 6 Wochen und half Steinberg seine Wirtschaft ordnen und für seine Tochter eine Erzieherin aussuchen. — Steinberg findet sich sehr isoliert, sehr unglücklich, Geschäfte allein geben ihm Zerstreuung und innere Zufriedenheit, nämlich die Zufriedenheit, welche das Gefühl gibt, seine Pflicht erfüllt zu haben.

So lösen sich allmählich die Bande auf, die einem das bißchen Existenz angenehm machten, und so wird der Wunsch nach dem, was uns jenseits erwartet, es sey nun Ruhe oder Genuss, lebhafter, wenigstens wächst bey mir täglich das Gefühl von Lebens Sättigung, welches mich seit meinen frühen Jünglingsjahren begleitet, dem ich Gleichgültigkeit gegen vieles, was andere Menschen gerne ertreiben und erjagen wollen, zu verdanken habe.

Ich blieb 14 Tage auf meinem Guthe, reiste mit meiner Frau und der

---

<sup>1)</sup> Charlotte, verh. Steinberg.

<sup>2)</sup> Franz Egon von Fürstenberg, der 1803 durch die Säkularisation die weltliche Herrschaft verlor.

<sup>3)</sup> Johann Friedrich.

<sup>4)</sup> In dessen Begleitung sich Goethe befand.

Gräfin Lindenau nach Maynz, um die Übergabe der Stadt zu sehen<sup>1)</sup> und den Haufen roher, verwilderter Menschen, die die Guarnison ausmachten, kehrte zurück nach Nassau und reiste horseback mit meiner Frau, Caspar über den Westerwald und das sauerländische Gebürge und bin hier wieder in meiner alten Laage, beschäftigt, mein Tagwerk herauszuschlagen, wobey es mir dann im Ganzen recht wohl ist.

Meine Frau hat ihre Schwester, die Frau von Lichtenstein, nach Franken abgehohlt, wo sie bis Ende September bleiben wird, und ich werde sie Ende Oktober abhohlen, um nach Cleve zu gehen.

Von unserer hiesigen Geschäftslaage sage ich Ihnen nichts, weil H. v. Heinitz Ihnen wahrscheinlich im allgemeinen das Missliche wird gesagt haben. Leben Sie wohl, lieber Reden, ich wünsche Ihnen Gesundheit, bestimmte Beschäftigung und Erhaltung Ihrer Freundschaft.

*Nachschrift.* Rosenstiel kann Ihnen die schuldige 16 Th. bezahlen. Versuchen Sie doch, meine Schlösser zu verkaufen, wäre es auch statt 200 Th. für 150 Th.

Stein an Frau von Berg

Nach Pertz I. S. 131 ff.

Hamm, 24. August 1793

*Heirat. Tod seiner Schwester Steinberg. Übergabe von Mainz. Prinz Louis Ferdinand. Rückkehr nach Hamm. Die Emigranten.*

Ihren Brief, gnädige Frau, vom 5ten m. c. erhielt ich vor wenigen Tagen und ich eile, Ihnen für die gütige Besorgung meiner Aufträge zu danken und Ihnen einiges über die mannichfaltige Situation, durch die ich seit einigen Monaten mich durchgedrängt habe, zu sagen.

Sie wissen, dass ich im Juni heurathete und einige Wochen in Heinde verlebte, von da aus meine Schwester Steinberg in Hannover besuchte, Beroldingen, den Mineralogen und Einsiedler, der bei Hildesheim wohnt, und in Hildesheim den Fürsten, einen gescheuten, wissenschaftlichen, aber in sich selbst verschlossenen Mann kennen lernte. Ich sah meine Schwester Charlotte zum letzten Mal. Kurz nach meiner Abreise starb sie und der Sohn, mit dem sie niedergekommen war. Ihr Verlust ist ihrem Manne, der ganz in ihr existirte, und ihrer dreijährigen, anlagevollen Tochter unersetzlich. Sie war überspannt in ihren Gefühlen, aber sie hatte einen bestimmten, ruhigen Blick und Energie im Charakter, sie war grosse Opfer ihren Pflichten zu bringen fähig, und ihr Tod war eine Folge von dreiwöchentlichem Wachen bei dem Bette ihres gefährlich kranken Mannes, zur Zeit ihrer sechsmonatlichen Schwangerschaft. — Das Leben hatte für sie keinen Reiz, mit einer schon seit Jahren zerrütteten Gesundheit und einer sehr überspannten Einbildungskraft hatte ihre Existenz wenige Freude und wenige frohe Gefühle. Ich verlor an ihr eine Freundin, und

<sup>1)</sup> Am 22. Juni.

mit ihrem Tod hat sich ein Band, das Erziehung und Zusammen-Existiren der frühen Jugend geknüpft hatte, wieder gelöst. Es ist eine Leiche mehr, auf die ich zurückblicke, und ich fühle täglich das Hinfällige meiner Existenz lebhafter. Von Heinde reiste ich nach Frankfurth, ging von da in's Lager vor Maynz. Das unthätige, planlose, alle Thätigkeit erschlaffende Klagen der Meisten war mir unerträglich, nur beim Prinzen Louis<sup>1)</sup> fand ich noch eine mit Bildern grosser Thätigkeit angefüllte Einbildungskraft, ein lebendiges und sich lebhaft äusserndes Gefühl vom Grossen; — alle Uebrigen, ins Besondere der Herzog von Weimar, schleppten ihre zentnerschwere Langeweile herum und predigten entweder eine alles ertödtende, niederdrückende Philosophie oder ergossen sich in bittere Klagen. Nach einem neuntägigen Aufenthalte reiste ich aus dem Lager mit meiner Frau, die hier zwey Tage war, den Rhein herunter nach Nassau, wo ich 14 Tage blieb und den 24sten oder 25sten wieder nach Maynz zurückkehrte, um Zeuge der Übergabe der Stadt und des Ausmarsches der Garnison zu seyn. Sie wissen, welchen lebhaften Antheil jeder Bewohner des Reichs an einer Begebenheit nehmen musste, die Ruhe und Sicherheit des Eigenthums wieder herstellte. Der Ausdruck von Frechheit, dummem Übermuth, Unsittlichkeit auf dem Gesichte der ausmarschirenden Garnison war unausstehlich, und es war nicht ein Gesicht unter ihnen, das man mit Behaglichkeit ansehen konnte. Die Stadt selbst zeigte viele äussere Spuren der Verwüstung. Das Innere der Häuser war fast allgemein ruinirt, und mir schien auf dem Gesichte des grösseren Theils des weiblichen Geschlechts eine abscheuerregende Degradation ausgedrückt.

Ich kehrte auf wenige Tage nach Nassau zurück und ging von da zu Pferde über die Sauerländischen Gebirge nach Hamm, wo ich mich wieder in mein altes Geleis einpasste und das, was für mich ein sehr gebieterisches Bedürfnis ist, Ruhe, Einsamkeit und bestimmte Beschäftigung geniesse. Hier werde ich bleiben bis zu Ende Oktobers und dann über Nassau nach Cleve gehen. Meine Frau ist auf dem Gute ihrer Schwester bei Bamberg.

Der Aufenthalt der Prinzen<sup>2)</sup> versammelt manche interessante Menschen. Hier unter anderen lernte ich den Maréchal de Castries kennen, einen wohlwollenden, hellen, durch Geschäfte, Erfahrung und Kenntnisse ausgebildeten Mann<sup>3)</sup>. Zoll ist auch hier, er fährt fort, ein Beispiel seltener Treue und Anhänglichkeit an den Grafen von Artois zu geben<sup>4)</sup>. Wenn ich einige wahrscheinliche Hoffnung habe zur Erhaltung eines Urlaubs

<sup>1)</sup> Louis Ferdinand.

<sup>2)</sup> Der Emigranten, die damals in Hamm einen Hauptsammelplatz hatten.

<sup>3)</sup> Der Marquis de Castries hatte im 7 jährigen Krieg gegen den Herzog von Braunschweig gefochten, bei dem er nach seiner Flucht aus Frankreich Aufnahme fand. Er kommandierte 1792 noch eine Division im Heer der Emigranten gegen Frankreich, starb 1801 in Wolfenbüttel.

<sup>4)</sup> Bruder Ludwigs XVI, der spätere König Karl X. (1824—1830).

nach der Schweiz für das Jahr 1794, so gehe ich nicht nach Berlin. — Aber wo und wann werde ich Sie wiedersehen, gnädige Frau, und Sie über so manches sprechen, was mir sehr tief in der Seele liegt? Leben Sie wohl und seyen Sie glücklich, erhalten Sie mir Ihre Freundschaft. Seyn Sie so gütig und lassen Sie von den Haaren meiner Schwester und meines Vaters für mich eine Vorstecknadel fassen und auch von den Haaren meiner Schwester einen Ring für eine ihrer Freundinnen.

Stein an Frau von Berg

Nach Pertz I. S. 134 ff.

Hamm, 3. Oktober 1793

*Verhältnis zu Welt und Menschen. Stellung der Frau im gesellschaftlichen Leben der Zeit. Die Emigranten in Hamm.*

Ihre beiden freundschaftlichen Briefe haben lange unbeantwortet gelegen, weil ich einen Augenblick Ruhe und Musse abwarten wollte, um Ihnen für Ihre fortdauernde, freundschaftliche Theilnahme zu danken und Ihnen zu wiederholen, welchen Werth ich auf Ihr Wohlwollen setze. Es ist freilich sehr seelenerhebend, allein unter den Menschen der Vorwelt zu existiren, sich mit dem zu umgeben, was die Menschheit Vollkommenes darzustellen vermag, und diese nur in denen glänzendsten Augenblicken ihres Daseyns um sich zu versammeln; überläßt man sich aber ganz der Einsamkeit, entzieht man sich dem Umgang seiner Zeitgenossen gänzlich, so erhält das moralische Gefühl einen Grad von Reizbarkeit, der für uns oft schmerzhaft wird und uns zur Unthätigkeit verdammt. Thätig und duldsam bleiben, selbst dann, wenn jugendliche Lebendigkeit und Gutmüthigkeit sich vermindert hat oder unter dem Drucke des Leidens und der Einförmigkeit des Hin- und Hertreibens erloschen ist, dieses ist wohl das beste und vollkommenste Resultat alles Strebens nach Entwicklung und Ausbildung, und zugleich leider das seltenste. Beide Eigenschaften verliert man am geschwindesten in dem Gewirre der sogenannten grossen Welt, wenn man ausschliessend in ihr existirt, an ihrem Beifall hängt und von ihr alle seine Genüsse, die ganze Befriedigung seiner Wünsche erwartet, und am wenigsten ist man diesem tödtenden Gefühl der Leere und Langeweile ausgesetzt, wenn man in zweckmässiger Thätigkeit, in Äusserung seiner Kräfte auf feste Zwecke lebt. Mir scheint das Schicksal der Weiber in denen oberen Klassen der Gesellschaft daher unglücklicher als das der Männer; diese werden doch gewöhnlich zu bestimmten Berufsgeschäften erzogen und leben in ihrer Ausübung. Jene werden selten zu ihrer ihnen von der Natur angewiesenen Bestimmung ausgebildet, die einer Mutter und Erzieherin. Man entwickelt in ihnen nur den vagen Wunsch zu gefallen und macht sie mit denen materiellen Mitteln dazu bekannt, und ihr ganzes Leben ist einem leeren Streben nach einem allgemeinen Beifall, der nie erreicht wird, einer Beobachtung einer Menge

zweckloser Pflichten gewidmet, ihr ganzes Ideensystem besteht aus incohärenten Bruchstücken der Meinungen, Gebräuche und Urtheile der grossen Welt, und alles trägt dazu bey, sie von ihrer einzigen, wahren Bestimmung zu entfernen.

Verzeihen Sie mir diese lange, schwerfällige Digression, ich habe aber keine Entschuldigung, als an eine Freundin zu schreiben, deren seltenen Werth ich täglich lebhafter fühle, und meistens unter Menschen jetzt zu leben, gegen die Mittheilung dieser Art von Empfindungen und Begriffen keinen Platz findet.

Sie fragen mich, gnädige Frau, nach denen Französischen Prinzen? Der Regent ist ein gutmüthiger, vernünftiger und durch die Erfahrungen, welche nicht unbenutzt vorbeigegangen, ausgebildeter Mann, seine Urtheile sind ganz passend. Der Graf von Artois hat mehr Lebendigkeit, aber auch mehr wildes Feuer, in seinem Äussern noch vieles vom windigen Franzosen, übrigens gescheut, witzig und, ich glaube, vieler Entschlossenheit fähig. Im Ganzen ist ihr Betragen ruhig, in ihren Äusserungen über die Geschichte der Zeit sind sie vorsichtig, hier und da lassen sie freilich Unmuth blicken, dass man sie vernachlässigt, dass man die grosse Sache der gesellschaftlichen Ordnung mit Kälte und Inconsequenz treibt.

Unter den Menschen, die sie umgeben (zu ihrem Conseil gehören Mr. de Jaucourt, Flachslanden, Evêque d'Arras, Mr. de Broglie, de Castries, hingegen ist Calonne ganz entfernt), ist der Maréchal de Castries der interessanteste; er ist sehr wohlwollend, thätig, unterrichtet und besitzt viele Geschäftskennntnis und Geschäftserfahrung — ich sehe ihn öfters, wenn er sich hier aufhält, und sein Umgang ist für mich sehr unterhaltend.

Seyn Sie so geneigt, gnädige Frau, und schicken alle die Historien, deren Besorgung Sie übernehmen, mit der fahrenden Post nach Hamm, wo ich bis den 24sten October bleiben werde, um von da nach Cleve zu gehen. Vielleicht komme ich diesen Winter nach Berlin, wahrscheinlich bringt meine Schwester Werthern diesen Winter im Reich zu.

Leben Sie so glücklich, gnädige Frau, als er das wünscht, der einen unschätzbaren Werth auf Ihre Freundschaft setzt.

Heinitz an Stein

Hamm, 15. Oktober 1793

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen.-Dir. Cleve. VI. 1

*Betr. Versetzung des Präsidenten von Buggenhagen nach Südpreußen und Übernahme des Präsidiums der clevischen Kammer durch Stein.*

23. November 1793

„Bestallung als Präsident der Clevischen Kriegs- und Domänenkammer für den Märckischen Kammer-Präsidenten Baron vom Stein“

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen.-Dir. Cleve, VI. 1. (Entsprechende Rescripte an die Kammer in Cleve und Hamm d. d. 30. Nov. ebd.)

Bericht Steins

2. Dezember 1793

Geh. Staatsarchiv Berlin. Rep. 120. A. Tit. IV. Sect. 1. Nr. 101. Vol. 1

*Betr. Ausfuhrzölle für die nach Holland gehenden Kohlen.*

Stein an Heinitz

Cleve, 13. Dezember 1793

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen.-Dir. Cleve, VI. 1

*Zeigt seine Ernennung zum Präsidenten der clevischen Kammer an. (Dgl. an die Mitglieder des Generaldirectoriums ebd. Antwort vom 30. Dez. ebd.)*

Bericht Steins

Cleve, 14. Dezember 1793

Geh. Staatsarchiv Berlin. General-Directorium Cleve. Tit. CXIII. Sed. 1. Gen. Nr. 4. Vol. 1

*Befürwortet die Wiederherstellung der alten Observanz, nach der die Stände auf die Ausschreibung zur Abhaltung eines Landtags nicht anzutragen brauchen, sondern diese Ausschreibungen jährlich von selbst erlassen werden. Kurze Darstellung der landständischen Verfassung, ihrer wohlthätigen Wirkungen. Die Erbentage als Selbstverwaltungskörper.*

Ew. Königliche Majestät haben per Rescr. clem. de dato Berlin den 30. July 1793 dem Ober Präsidenten von Buggenhagen die Vorstellung der Stände, worin sie dahin antragen, dass in Zukunft der Landtag von der Regierung ohne vorhergehende besondere Nachsuchung ihrer Directoren um Erlaubniss ausgeschrieben werde, zum gutachtlichen Bericht zufertigen zu lassen geruht, welchem allergnädigsten Auftrag ich mich nunmehr nach der bekannten vorgegangenen Veränderung in dem Dienstverhältniss Ew. Königlichen Majestät Ober Präsidenten von Buggenhagen allerunterthänigst unterziehe.

Das Recht der Stände, sich in Landtagen zu versammeln, ist eine Folge ihrer zur Erhebung und Ausschreibung neuer Steuern erforderlichen Einwilligung, welche sowohl auf der Steuer Verfassung aller deutschen mit Landständen versehenen Territorien beruht, als insbesondere in dieser Provinz auf eine alte Observantz und die ausdrückliche Disposition des Landtags Abschied anno 1660 d. 14 Aug. sich gründet, worin den Ständen vom Landesherrn zugesagt wird, dass in Fällen

wo einige Steuern ausgeschrieben, die Stände jedesmahl vom Landesherrn, Stadthalter oder Regierung berufen und alles mit denen Ständen gebühlich abgehandelt werden soll, also dass ohne Zuziehung der Stände keine Steuern ausgeschrieben werden sollen.

Da nun die Bedürfnisse des Staats und der Provinz veränderlich waren und bald stiegen, bald fielen, so wurden die Stände jährlich zusammenberufen, und dieses ging in Observantz über, wengleich keine ausdrückliche Verordnung, dass jährliche Landtage gehalten werden sollen, vorhanden ist. Ausser diesen vom Landesherrn zur Regulirung des Steuerwesens zusammen beruffenen Landtagen war denen Ständen im Landtagsabschied de dato 19 Mart. 1661 verstattet, wenn es die Landes Nothturft erfordern mögte, sie von selbst an einem Orte und Stelle, welche ihnen im Lande gefällt, zusammenkommen mögen u. s. w.

Die Stände hatten also das Recht, sich auf vom Landesherrn beruffenen Landtagen zu versammeln und auch ausser diesen noch besondere, von ihnen selbst ausgeschriebene Versammlungen zu halten.

Es erfordern aber so wenig die angeführten Landtags Recessen, als eine dieserhalb vorhandene Observantz, dass die Stände jedesmahl um Haltung eines Landtags nachsuchen müssen, sondern dieser würde jedesmahl vom Landesherrn durch die Regierung ausgeschrieben.

Der anno 1753 auf dem Landtag vorgefallene Zweykampf zwischen dem Herrn von Boenen und von Palland veranlasste die Cabinetts Ordre de dato Berlin, den 18. Martz 1754, welche verordnete, dass wegen der auf den Landtagen vorkommenden Weitläufigkeiten und Excessen, auch Diäten, vor das künftige sothane Land Täge nur alle drey Jahre auf 14 Tage zusammen beruffen werden sollen.

Die Deputirte der Stände stellten den 28. Juny 1754 vor, dass es unbillig sey, wegen eines von zwey Individuen begangenen Verbrechens eine alte hergebrachte Landes Verfassung abzuändern, wurden aber abgewiesen.

In dem balde darauf erfolgten Krieg war bekanntlich die Verwaltung der Geschäfte einem aus denen Landes Collegien und denen Ständen zusammen gesetzten Collegio anvertraut, und der Einfluss der Stände äusserte sich in dieser Zeit auf eine sehr mannichfaltig und wohlthätig wirksame Art.

Nach dem Krieg veranlasste das Landes Schulden Wesen wieder jährliche Landtags Versammlungen, und das Reser. de dato 19ten Febr. 1769 enthielt keine Verordnung, dass die Erlaubniss zur Haltung eines Landtags jedesmahl durch die Directoren solle nachgesucht werden, sondern nur eine Weisung an die Stände, den Landtag nicht über die erforderliche Zeit zu verlängern.

Aus dem hier vorgetragenen ergibt es sich, dass

- a) die Landtagsversammlungen gesetzmässig sind;
- b) dass in Ansehung der Zeit zwar nichts ausdrückliches bestimmt, jedoch die jährliche Zusammenberufung auf der Observantz beruht;

- c) dass die Unterbrechung dieser Observantz durch ein dem Corpus der Stände nicht zu imputirendes Vergehen veranlasst, sondern,  
 d) dass selbst das Reser. de dato Berlin, den 14. Febr. 1769 die der Ausschreibung vorhergehende Nachsuchung der ständischen Directoren nicht verordnet.

Die Veränderung der Landtags Perioden kann auch aus dem Gesichtspunkt betrachtet werden des Einflusses, welchen sie auf die Behandlung der auf denen Landtagen vorkommenden Geschäfte haben, und der Vortheile, welche überhaupt etwa sonst noch daraus entstehen mögten. Die auf den Landtagen verhandelte Geschäfte sind

das Steuerwesen, Entwerfung des Etats und  
 Durchsicht der Rechnungen  
 Accise Sachen  
 Landes Credit Sachen  
 Landes Werbe Sachen  
 Wege Sachen

und die mehrere einzelne das Interesse der Provinz im allgemeinen betreffende Gegenstände, worüber theils die Meynung, theils die Einwilligung der Stände abgefordert wird.

Die Positions des Steuer Etats sind bekanntlich bald steigend, bald fallend, in so weit sie sich auf die innere provincial Verwaltung beziehen, als Vorspann, Wasserbau, Remission, sie leyden jährliche Abänderungen und erfordern also jährlich besondere Bestimmungen. Mit dieser Behandlung des Steuerwesens auf denen Landtügen steht die Haltung der Erbentäge in der genauesten Verbindung, welche das für die Aemter sind, was der Landtag für die ganze Provinz ist, und den Nutzen haben, die Amts Eingesessene mit dem Interesse und dem Gang der Geschäfte des Districts bekannt zu machen, den sie bewohnen.

Man hat ferner den Ständen immer eine vorzügliche Mitwirkung bey Landes Credit Sachen eingeräumt, weil die ganze Schulden Masse auf dem Credit des Landes haftet und die zu ihrer Tilgung und Verzinsung bestimmte Fonds vom Land aufgebracht werden, und weil die ganze Einrichtung des Landes Credit Wesens durch ständische Vorschläge veranlasst worden.

Nach denen Feuer Societäts Reglements sämtlicher Preussischen Staaten und auch nach denen dieser Provinzen, hat man diese Sicherheits Anstalt, um allen Verdacht, die dazu bestimmte Beyträge zu einer Staats Abgabe verwenden zu wollen, der besonderen Aufsicht der Stände anvertraut.

Eben so sind die auf der Convention beruhende Werbe Einrichtungen der Leitung der Stände und der von ihnen ernannten Commission anvertraut, und die darüber verhandelten Acten beweisen die mannichfaltige und weitläufige Geschäfte, so diese Einrichtung veranlassen.

Die Accise Sachen, besonders in der Grafschaft Marck, geben jährlich Gelegenheit zu mancherley Verhandlungen zwischen Städten und Ritter-

schaft, die sich auf die Erhaltung des durch das Publicandum de dato Berlin, d. 19. März 1791 festgesetzte Verhältniss beziehen.

Die Veränderung der Landtags Perioden würde also einen langsamern Gang der hier aufgezählten wichtigen Geschäfte verursachen und wäre zugleich eine auffallende und die bisherige zwischen Landständen und den Landes Collegien herrschende Eintracht störende Abweichung einer hergebrachten Observanz.

Auch würde keine oder nur eine sehr unbeträchtliche Geld Ersparung daraus entstehen, indem alsdann zu Beendigung der sich während drey Jahren anhäufenden Geschäfte auch ein längerer Zeitraum für einen Landtag bestimmt werden müsste, und daher der Aufwand an Landtags Zehrung oder ständischen Diäten nur um ein geringes vermindert würde, dessen Betrag nicht in Verhältniss stünde mit der Störung, so dadurch der Gang der Geschäfte erleyden würde.

Aus denen hier vorgetragenen Gründen bin ich der allerunterthänigsten Meynung:

1. dass die bisherige Verfassung wegen Haltung jährlicher Landtage nicht abzuändern,

2. dass man den Ständen ohnbedenklich die besondere neuerlich erst eingeführte und selbst auf keiner bestimmten Verordnung beruhende Nachsichtung eines Landtags erlassen und auf die alte Verfassung zurückgehen könne, die Landtage durch die Regierung jährlich auszuschreiben. Zugleich überreiche ich in der Anlage ein Pro Memoria des Kammer Referendar von Muntz über das Recht der Landstände, sich in Landtagen zu versammeln und die Bestimmungen, unter denen es ausgeübt wird <sup>1)</sup>).

Stein an Reden  
Geh. Staatsarchiv Breslau

Cleve, 22. Februar 1794

*Unzufriedenheit mit seiner stark bürokratischen Tätigkeit als Kammerpräsident. Ausbildung der Bergbaubeflissenen. Fritz von Reden. Aufgaben seines neuen Wirkungskreises. Entwicklung seiner politischen Anschauungen.*

*Vermerk Redens: „resp.“*

Ihren Brief, mein lieber Reden, vom 8. m. c. habe ich erhalten, ich danke Ihnen für die Versicherung Ihrer Theilnahme an einem Ereignis, das mich in einigen Monaten erwartet, übrigens ist der Rückblick auf die mannichfaltige Zufälligkeiten, die die Darstellung, die Erziehung und die Ausbildung eines neuen Bürgers dieser Erde erwarten, der wenig vortheilhaften Umstände, die ihn in dieser Periode unseres Jahrhunderts umgeben, sehr freudestöhnend.

Ich freue mich, Sie immer gleich thätig und fortschreitend zu sehen —

<sup>1)</sup> Vgl. dazu die ausführliche „Aktenmäßige Darstellung der Verfassung der Landstände in dem Herzogtum Cleve und der Grafschaft Mark“ von Dietfurth. d. Berlin 10. Juli 1801. (Gen.-Dir. Cleve. Tit. LXXXV. Sect. I. No. 2. Vol. 2.)

sollte aber nicht die Anlage auf Flüssen, die dem Eisgang ausgesetzt sind, Ihnen die Vortheile langer Campagnen entziehen.

Leider existiere ich in Papieren, Sie wissen, wie austrocknend und freudenleer dieses ist — hiezu kömmt die Nothwendigkeit des Studiums der kleinen Dienst- und gesellschaftlichen Verhältnisse, so dass ich ziemlich aus meiner eigenthümlichen und wahren Laage von Beweglichkeit und Unabhängigkeit herausgeworfen bin. Vielleicht finden Sie die Äusserung lächerlich, aber ich gebe meine ganze Präsidentschaft auf, wenn ich z. B. die Stelle von Veltheim haben könnte, da die in Wetter doch zu ein förmig ist.

Nicht aus Hang zur Ruhe reiste ich nicht nach Berlin, sondern weil ich glaubte, es sey nothwendig, um mit einiger Decens unter den Dienst Menschen zu erscheinen, erst Local und Verfassung der Provinz kennen zu lernen und sich in seine Rolle einzustudieren. — Soll dieses mit einiger Gründlichkeit geschehen, so erfordert es etwas Zeit. —

Gut ist es, den Minister aufzurichten, er scheint mir sehr niedergeschlagen, sprechen Sie ihm doch von einem Collegio von Chemie und Botanik, so ich unseren jungen Referendarien gerne lesen lassen wollte, das 100 Th. kostet, und das er mir erschwehrt.

Ferner werde ich während Ihres Aufenthaltes bey ihm antragen, dass er mir erlaube, ein Subject bey der Rechen Cammer anzustellen auf meine Kosten, das ich zu meinen Präsidial Expeditionen usw. brauche, wobey ein Haufen Schreibwerk, Registriren, Calculiren usw. ist.

H. v. Roemer kenne ich gar nicht, also kann ich auch nicht über ihn urtheilen. Wenn Fritz Reden<sup>1)</sup> so wenig Aussicht bey Ihnen hat, so lassen Sie ihn doch zu uns übergehen, er könnte ja ein Jahr bey einem Cammer Collegio zuförderst arbeiten und dann die Stelle in Wetter bekommen, sie wäre ihm wegen seiner Güther um so angenehmer.

Viel neues lässt sich hier nicht machen, ein bisschen Weegebau, einige Verbesserungen in der Landwirtschaft — sonst ist es das einförmigste Land, das der Schöpfer je gebaut hat. In der armen Grafschaft Marck stockt und liegt fast alles, weil wir den französischen Markt verlohren haben. Freylich sollten unsere Bemühungen fortschreitend seyn, aber wohin und wie, wer ist es, der uns leitet und mit starkem Arm dem Ziel näher rückt, das richtiger Blick in die Zukunft ausgewählt. Bildung der unteren Classen und Verbesserung ihres Zustandes scheint mir das sicherste Mittel, um Revolutionen zuzukommen — doch wie erginge es dem Schlesi-schen Guthsbesitzer?

Leben Sie wohl, mein Lieber, ich wünschte wohl, Sie wieder zu sehen, seit 2 Jahren bin ich durch Situationen durchgerissen worden, die das Innerste meines Ideen- und Empfindungs Systems angegriffen haben.

---

<sup>1)</sup> Ein Vetter Redens, Sohn des Harzer Berghauptmanns Klaus von Reden, s. Wutke a. a. O. S. 82, 94 u. ö.

Hierüber mit Ihnen zu sprechen, wäre Bedürfnis für mich, denn um recht verstanden zu werden, muß man sich lange gekannt haben. Leben Sie wohl, ich sende diesen Brief nach Berlin.

Stein an Reden

Haag, 10. Mai 1794 und Cleve, 21. Mai 1794

Geh. Staatsarchiv Breslau

*Reise nach dem Haag. Abneigung gegen das gesellige Leben der großen Welt. Neu- besetzung des Wetterschen Oberbergamts. Alexander von Humboldt. de Wendel. Ab- neigung gegen die Franzosen. Polen.*

Die Absicht, meine Frau ein wenig zu desennuieren von ihrem Aufenthalt in Cleve, hat mich hierher gebracht, wo ich mich im Circul der grossen Welt umhertreibe und das finde, was ich der ersteren vermeiden wollte — ich fühle sehr lebhaft, dass das leere Herumtreiben unter geputzten, preten- tiosen und unbekanntem Menschen, dass das bloss Hineingucken in diesen Circul für jemanden, der Thätigkeit liebt und die Genüsse eines herzlichen innigen Umgangs kennt, nicht gemacht ist, sondern einen an Kopf und Herz krank macht, und eben dieses unbefriedigte Bedürfnis, wieder jemanden zu sehen, dessen Jahre, Beschäftigungen und Erfahrungen mit denen meinigen übereinstimmend sind, und mit ihm aus dieser ge- meinschaftlichen Quelle der Unterhaltung zu schöpfen, macht mir die Nachricht, dass Sie ihrer Reise nach Westphalen entsagt haben, äusserst unangenehm, umsomehr, da nun wieder ein volles Jahr umlaufen wird, ehe wir uns wiedersehen, und wer weiss, was alles dieses Jahr an Be- gebenheiten und Veränderungen mit sich führt — wenigstens ahnde ich manches in den öffentlichen Verhältnissen und in meiner privat Laage, was alle Plane, die ich entwerfen könnte, zertrümmert und den Ge- danken, dergleichen nur entwerfen zu wollen, erstickt.

Dass das Westph. Ober Berg Amt noch länger verwaist bleiben soll, ist nicht gut, und es ist auffallend, dass man zu einem ziemlich gut bezahlten und wegen seiner Unabhängigkeit ganz angenehmen Posten niemand finden kann — vielleicht wird Buch<sup>1)</sup> brauchbar, ohnerachtet er wenig Talent ankündigte, vielleicht irrte man sich im Urtheil, welches man über ihn fällte. Dass sich übrigens die Race der jungen Geschäftsleute nicht verbessert, beweist auch diese Schwierigkeit, eine erträgliche Wahl für diesen Posten zu treffen.

Sollte wohl Fritz Reden bey uns passen? Wenn er auch disponible wäre — mir scheint er einen Geist der Unabhängigkeit in einem solchen Grad an- genommen zu haben, der für alle menschliche Verhältnisse wenig taugt. Dass Humboldt<sup>2)</sup> Bedenken trägt, sich bey dem Departement zu enga- giren, finde ich natürlich, nicht aber, wenn er keine feste Bestimmung im Dienst nimmt.

<sup>1)</sup> Leopold von Buch, der sich später als Geologe einen berühmten Namen gemacht hat, ist nicht in preußische Dienste getreten.

<sup>2)</sup> Alex. von Humboldt hatte eine Berufung ins Bergdepartement ausgeschlagen.

Cleve, 21. May

Die Anomalie, meinen Brief hier fortzusetzen, werden Sie, lieber Reden, mir verzeihen, so wie Sie mir mehrere Anomalien verzeihen haben.

Es ist mir sehr lieb, dass man meine Vorschläge wegen des jungen Mejers<sup>1)</sup> angenommen, und Ihrer Verwendung schreibe ich es vorzüglich zu. Duisburg ist als Academie ein elendes Nest, das schlechterdings nicht zur wissenschaftlichen Ausbildung junger Leute eingerichtet ist.

Der Zufall hat unter denen vielen leeren und geschwätzigten Franzosen, die sich hier aufhalten und hier durchreisen, einen bescheidenen, fleissigen, kenntnisvollen durchgeführt, Mr. de Wendel<sup>2)</sup>, ehemaliger Artillerie Capitaine, Besitzer von Hüttenwerken in Lothringen und Directeur der Werke zu Indret und Mont Cenis. Er ist genau mit denen Englischen Verbesserungen der Eisen Wirtschaft bekannt, da er in England war und mit Wilkinson<sup>3)</sup> in Mt Cenis und Indret gearbeitet. Sollte es nicht der Mühe verlohnen, diesen Mann eine Reise nach Schlesien thun zu lassen, ihm unsere Etablissements zu zeigen und zu versuchen, ob man ihn nicht wenigstens consultantado dabey benutzen könnte.

Der Mann hat gute Kenntnisse von der Eisenwirtschaft und Waffen Fabrication, er würde auch einige Bohrer und Kunstmeister und Former verschaffen können. Seine Praetensionen sind gering, er wäre mit Reise-geld und täglich 3 Thaler Diaeten zufrieden, und seine Bescheidenheit und Simplicitaet macht seinen Umgang angenehm. Antworten Sie mir bald hierauf, lieber Reden.

Sonst, gestehe ich Ihnen, sind mir die Franzosen von aller Farbe und Benennung unausstehlich und zwar hauptsächlich wegen ihres Mangels von Wahrheit im Character, von gesundem Verstand und von Gutmüthigkeit. Ob man ganz Frankreich wird erobern und bändigen können, daran zweifle ich, nicht aber, dass man wird einen guten Theil davon wegnehmen und Paris, den Sitz aller Scheusslichkeiten, vernichten können, und ich gestehe es, dieses Schauspiel mögte ich sehen.

Glauben Sie, dass Pohlen<sup>4)</sup>, dieses offene, zerstückelte, von allen Meeren abgeschnittene und von drey grossen militairischen Mächten umgebene Land, wird widerstehen können — mir scheint es höchst unwahrscheinlich. Was macht der Veltheim?

*Nachschrift.* Was macht Frau v. Berg, ich höre seit geraumer Zeit nichts von ihr.

---

<sup>1)</sup> Nicht ermittelt.

<sup>2)</sup> Aus der bekannten lothringischen Industriellen-Familie.

<sup>3)</sup> John Wilkinson, ein englischer Ingenieur, den Reden und Heinitz öfter als Fachmann in Berg- und Hüttenfragen zuzogen, s. Wutke a. a. O. 743.

<sup>4)</sup> Die zweite Teilung Polens (1793) hatte im März 1794 den großen Aufstand Kosziuszkos zur Folge, der am 18. April Warschau eingenommen hatte.

Stein an Heinitz

Cleve, 6. Juni 1794

Geh. Staatsarchiv Breslau. Nachlaß Reden

*Das Problem der Emigranten. Emigranten und Réfugiés.*

*Vermerk von Redens Hand: „Wegen Aufnahme und Versorgung der französischen Emigranten“*

Je ne mérite point les éloges que Votre Excellence veut bien me faire sur le Finanz Bericht, comme ce n'est point moi, mais Mr. de Heimburger<sup>1)</sup> qui l'a fait, et je désirerais bien qu'Elle lui en témoigne sa satisfaction et l'encourage de continuer son zèle et son activité. Je prendrai cependant soin que le rapport général sur le Comté de la Marck soit fait d'une manière satisfaisante pour Votre Excellence.

Quant au changement avec Lüdecke<sup>2)</sup>, je me réserve ceci jusqu'à mon arrivée à Berlin pour l'hiver prochain.

Bey dem gegenwärtigen Gang der militairischen Operationen in unserer Nachbarschaft und dem Drängen der Franzosen auf die Niederlande<sup>3)</sup>, wird es wahrscheinlich, dass eine Menge Emigrirte auf diese kleine Provinz zueilen und Aufenthalt suchen werden.

Es ist auf einer Seite hart, diesen Flüchtlingen eine Aufnahme zu verweigern, umsomehr, da alle Hoffnung der Rückkehr in ihr Vaterland verschwunden zu seyn scheint, auf der anderen Seite ist jede übermässige Anhäufung derselben an einem Ort schädlich wegen der dadurch entstehenden übermässigen Theuerung der Lebensmittel, wegen des schädlichen Einflusses auf die Sitten und die gesellschaftlichen Verhältnisse und endlich wegen der bevorstehenden Aussicht, diese Leute im Fall des eintretenden Unvermögens erhalten zu müssen.

Aus diesen Gründen und bey der Laage dieser Provinz zwischen dem Bergischen und denen Niederlanden, wo Tausende von Emigrirten sich aufhalten, wird es rathsam seyn, eine Vermehrung ihrer Anzahl nicht zuzulassen und nachdrücklich auf die hierüber erlassene Verordnungen zu halten.

Es wird immer Veranlassung genug geben, Ausnahmen zu machen in Rücksicht des Alters, des Standes, der Gesundheit und hunderten Betrachtungen, so dass eine Vermehrung der Emigranten nie gänzlich zu verhindern seyn wird.

Es ist aber doch rathsam, sich mit dem Schicksal dieser unglücklichen Classe von Menschen zu beschäftigen. Sie unterscheidet sich wesentlich von denen Réfugiés durch Stand, Sitten, Industrie und den Geist des

<sup>1)</sup> Direktor der clevischen Kammer.

<sup>2)</sup> Kriegs- u. Domänenrat bei der Kammer in Cleve.

<sup>3)</sup> Nachdem die Franzosen Belgien im Feldzug von 1793 verloren hatten, eröffnete Österreich im Frühjahr 1794 von hier aus die Offensive. Nach anfänglichen Erfolgen wurden die Österreicher am 18. Mai bei Tourcoing geschlagen, der Wendepunkt des Feldzugs von 1794, der mit der völligen Räumung Belgiens (Herbst 1794) endete.

Zeitalters. Die Réfugiés waren religiöse, fleissige Menschen, die Erwerbsmittel in ihrer Thätigkeit und ihren Kunstfertigkeiten fanden, und deren Aufenthalt den vortheilhaftesten Einfluss auf Wissenschaften, Industrie und Sitten für den Theil von Deutschland, wo sie aufgenommen wurden, hatte. Von allem diesen trifft gerade das entgegengesetzte bey denen Emigrirten ein, sie sind aus einer an Wohlleben und Geschäftsloosigkeit gewöhnten Menschen Classe, die mit keiner Art von Erwerbsmitteln bekannt sind, und deren Beyspiel von Leichtsinne, von Müssiggang, von Ausschweifung grösstentheils einen sehr schädlichen Einfluss hat. Alle Orte, wo dergleichen Anhäufungen von Emigrirten waren, beweisen die Richtigkeit dieser Beobachtung.

Man würde beyde Zwecke vereinigen, wenn man nur eine bestimmte Anzahl Emigrirte in den Preussischen Staat aufnähme, die im Verhältnis stünde zu dessen Menschenzahl u. Oberfläche, und diese wieder unter die verschiedene Provinzen nach gleichen Rücksichten vertheilt. Der Unterhalt der Unvermögenden würde alsdann dem Staat, einzelnen Corporationen des Adels, der Geistlichkeit und der Wohltätigkeit einzelner Individuen zur Last fallen, und für manche fänden sich dann verschiedene Auswege und Mittel, ihnen ein Unterkommen zu verschaffen.

Je supplie Votre Excellence d'accorder quelque attention aux réflexions que j'ai l'honneur de lui soumettre.

Doernberg<sup>1)</sup> sera certainement un bon sujet — l'inquiétude se perd. Je désirerais, dass man ihn zum Landtags Commissarius machte.

Mon frère est ici, il paraît très content.

Bericht Steins

Cleve, 13. Juni 1794

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen.-Dir. Cleve. Tit. CXX. Nr. 58

*Befürwortet eine Verminderung des Kriegsgefangenen-Lagers in Wesel aus sanitären und politischen Gründen.*

. . . Zu allem diesem tritt noch der schädliche Einfluss, welchen der Aufenthalt von 3460 Mann auf die Sittlichkeit, auf Erhaltung vernünftiger politischer Grundsätze und auf die Preise der Lebensmittel hat.

Nothwendig verbreitet sich Ausschweifung und Sinnlichkeit durch die in den Bürger-Häusern einquartirte Officiere — durch die in der Stadt bey denen Handwerkern arbeitenden oder aus mancherley Veranlassungen darin sich herumtreibenden Gemeinen. Eben so verderbend sind die Aeusserungen dieser Leute über die Verhältnisse der bürgerlichen Gesellschaft, und gleich unmöglich ist es, bei der strengsten Aufsicht, die wegen Mangel der Mittel hier jedoch nicht anwendbar ist, die Verbreitung solcher Grundsätze zu verhindern. . . .

---

<sup>1)</sup> Kriegs- und Domänenrat bei der Kammer in Hamm.

Bericht Steins

Cleve, 28. Juli 1794

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen.-Dir. Cleve. CVI. Sect. I. Nr. 6. Vol. 2

*Verproviantierung von Wesel. (Überreicht am selben Tag eine Abschrift des an das VIII. Dep. des Ober Kriegs Collegiums über das „Approvisiornement der Vestung Wesel“ erstatteten Berichts, ebd.)*

Pro Memoria Steins. „Die Leistung einer ausserordentlichen Beyhülfe zur Vertheidigung der Westphälischen Provinzien betreffend“.

Cleve, 10. August 1794

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen.-Dir. Cleve. Tit. CXX. Nr. 59. Abschrift

*Maßnahmen zur Sicherung der Provinz gegen die drohende französische Invasion. Erhebung außerordentlicher Naturalbeiträge für die Heeresverpflegung, Verstärkung der aktiven Regimenter und der Garnison von Wesel durch eine Landmiliz oder durch Freiwillige. Keine allgemeine Volksbewaffnung.*

Die Annäherung der Feinde gegen die zwischen Maas und Rhein liegende Provinzen<sup>1)</sup> hat die Aufmerksamkeit auf die Anwendung ausserordentlicher Mittel, sie gegen eine feindliche Besitznehmung zu schützen, rege gemacht und den Vorschlag verschiedener derselben veranlasst.

Diese Mittel sind:

- 1) Ein ausserordentlicher Beytrag an Geld oder Lebensmitteln zu denen allgemeinen Kriegen Bedürfnissen.
- 2) Die Errichtung einer Land Militz.
- 3) Eine allgemeine Volks-Bewaffnung.

Die Grundsätze, nach denen die Französische Nation das Innere ihres Staats verwaltet und die eroberte Provinzen behandelt, haben alle rechtliche und vernünftige Menschen aller Stände überzeugt, dass die Folgen der Besitznehmung eines Landes durch die Franzosen sind der Verlust des Eigenthums durch Contributionen, durch Lieferungen und durch Vertauschung aller nutzbarer Gegenstände gegen Papiere, dass ferner durch Einverleibung einer Provinz mit dem Französischen Staat alle Sicherheit des Eigenthums und der Persohn vernichtet und alle bürgerliche und religieuse Verfassung aufgehoben wird.

Bey dieser Stimmung des Publicums lässt sich die Annahme des Vorschlags solcher Mittel, die ausserordentliche Opfer und ungewöhnliche Anstrengung erfordern, erwarten.

Unter diesen Hülfsmitteln würde das eines ausserordentlichen Beytrags an Geld und Lebensmitteln das annehmlichste seyn. Ich würde bey der jetzigen Stellung der Armeen in der Nachbarschaft grosser Flüsse die Uebernahme einer unentgeltlichen Lieferung an Rauh- und Körner

<sup>1)</sup> Die französischen Truppen eroberten nach den Siegen von Charleroi und Fleurus (26. Juni 1794) unter dem General Jourdan schnell ganz Belgien, wenige Wochen später auch die Pfalz und das ganze linksrheinische Deutschland, das Preußen und Österreich preisgaben, um ihre Streitkräfte für die 3. Teilung Polens frei zu machen.

Futter dem eines Geld Beytrages vorziehen, weil auf diese Art man mit einer geringen Geldsumme eine grössere Menge von Bedürfnissen erhalten könnte, als sonst geschehen würde, wenn der Geld Beytrag der Provinz in die General Cassen flösse und von diesen an Entrepreneurs zur Anschaffung von Lebensmitteln überwiesen würde.

*Folgen genauere Vorschläge über die Art der Aufbringung der Lebensmittel.*

Die andere Art der Leistung einer ausserordentlichen Beyhilfe wäre die Errichtung einer Landmilitz. Ueber den Erfolg derselben lässt sich wenig bestimmtes vorher sagen, ohnerachtet die Abneigung der hiesigen Eingesessenen gegen den Krieges Dienst, ihr Hang zur Unabhängigkeit und Bequemlichkeit wenig von dieser Anstalt erwarten lässt.

Sollte eine solche Einrichtung getroffen werden, so liesse sich folgendes ohngefähr in Ansehung der Stärke des Corps, seiner innern Verfassung und der mit seiner Errichtung und Unterhaltung verbundenen Kosten bestimmen.

Die Bevölkerung der beiden Provinzen Cleve und Meurs beträgt ohngefähr 107,000 Seelen, und rechnet man nur von 100 Seelen 2 Menschen, so machte dieses eine Summe von 2140 Mann aus, welche denn füglich zur Bildung des Corps der Land Militz könnten abgelassen werden.

Im Herzogthum Geldern beträgt die Menschenzahl ohngefähr 52 000 Seelen, und nach jenem Verhältnis der 2 von 100, würde diese Provinz nach einer runden Zahl 1000 Mann stellen.

Der werbefreye District der Grafschaft Marck enthält ppter 27 000 Seelen und könnte also circa 500 Mann stellen.

Die ganze Land Militz machte also ein Corps von 3500 Mann aus.

Das Landrath von Hertefeld vertheilt die von Cleve zu stellende Land Militz in 4 Bataillons und berechnet deren Unterhalt für 3 Monate, dass sie versamlet wären, auf 24 768 rtl ohne Officiers-Tractament, welches auch auf 13 800 rthl angenommen werden kann, und deren Montirung auf 6096 rthl.

Die Art der Stellung der Mannschaft könnte nicht anders, als durch das Loos geschehen, und diesem müssten sich alle Menschen ohne Unterschied, ausgenommen die Seelsorger, unterwerfen, jedoch würde denen in dem Cantons Reglement bestimmten Exemten die Erlaubnis gestattet, einen andern diensttauglichen und gut gesinnten Menschen an seine Stelle zu setzen.

Der allgemeinen Volks-Bewaffnung stehen entgegen die Unbrauchbarkeit eines grossen unorganisirten Haufens, die Gefahr, so vielen unsichern Menschen die Waffen in die Hände zu geben, und im Fall der Besitznehmung der Provinz durch ein feindliches Truppen-Corps die Verheerung, so man derselben zuzieht.

Dieses wären nun die verschiedenen Arten der Leistung einer ausserordentlichen Beyhülfe zur Vertheidigung des Vaterlandes, und bleibt mir

in Ansehung ihres Verhältnisses gegen einander folgendes zu bemerken übrig.

Die Leistung natureller Lieferungen ist unstreitig mit denen wenigsten Schwierigkeiten verknüpft, da hingegen die Stellung der Land Miltiz, die Neuheit der Sache, der National Geist, der Mangel an Officiers u. s. w. die Unbrauchbarkeit eines solchen ungeübten, keinen militairischen Geist habenden Haufens entgegensteht. Auf der andern Seite ist es freylich mit Lieferungen im Krieg allein nicht gethan, sondern persönliche Dienstleistungen sind wichtiger und wesentlicher, die Cantons der im Felde stehenden Regimenter sind balde erschöpft, und der Soldat kann in sehr vielen Fällen durch die Land Miltiz übertragen und geschonet werden.

Alle diese Zwecke würden vielleicht auf die für die Provinz vortheilhafte Art vereinigt, wenn

des Königs Majestät zur Deckung dieser Provinz zwey Regimenter Infanterie und ein Regiment Husaren mobil machten und diese durch die hiesige Land Miltiz verstärkten. Man würde auch bey der Organisation zur Ersparung des Staabs die Aenderung treffen, dass man das ganze Corps nur in Compagnien eintheilte und von diesen eine gewisse Anzahl denen Feld Bataillons zutheilte. Von Seiten der Provinz würde man einen Beytrag zur Verpflegung der Regimenter mit Rauh- und Körner Futter übernehmen, dessen Betrag für ein Jahr in der Anlage bestimmt ist. Vielleicht erreichte man auch auf diese Art die Absicht, ausser der Deckung der Provinz die Abneigung des Eingesessenen gegen den Krieges-Dienst zu vermindern.

Den grössten militairischen Nutzen hätte freylich die Verstärkung der Depot Bataillons aus der Land Miltiz auf die Zeit des Krieges, und würde hierdurch auch die ganze Unterhaltung eines besondern Corps Officiers und Unter Officiers erspart, diese Einrichtung würde aber vielleicht am wenigsten einen guten Erfolg haben, weil der Eingesessene in ihr eine wirkliche Einverleibung in die Weselsche Garnison zu finden glauben würde. Sie würde ferner die Besatzung von Wesel, nicht die Deckung der Provinz zur Absicht haben.

Man könnte jedoch den Versuch machen, Freywillige auf die Dauer des Krieges zu den Depot Bataillons zu engagiren gegen 50 rthl Handgeld und allenfalls einige Zulage zur Löhnung, und wäre die Landes Werbe Casse vollkommen im Stande, diese Ausgaben zu tragen.

Der Inhalt der Proclamation des Prinzen von Coburg <sup>1)</sup> scheint mir übrigens auf die Westphälische Preussische Provinzen keine Anwendung zu finden,

<sup>1)</sup> Josias von Coburg, kaiserlicher Feldmarschall, der den unglücklichen Feldzug von 1794 geführt hatte, erließ, nachdem er seine völlig erschöpften Truppen an die Maas zurückgeführt hatte, einen Aufruf an die Einwohner des Rheinlands um Lebensmittel und Krankenpflege, der ziemlich erfolglos blieb. Coburg bat am 9. August um seine Entlassung.

da diese Theile eines grossen militairischen Staats sind, der bereits eine ansehnliche Armee unterhält, und da ihre Vertheidigung auf die indirecte Mitwürkung dieser Armee und denen zwischen denen commandirenden Generals getroffenen Verabredungen beruht.

Stein an Reden *(recal misbrap. au au (minit-))* Wesel, 12. November 1794  
Geh. Staatsarchiv Breslau

*Der Krieg am Niederrhein.*

Depuis ma dernière, nous avons été un peu canonés ici le 9 — je me rapporte, quant aux détails, au rapport de la Chambre et aux gazettes de Wesel du 12 et 13<sup>1)</sup>).

Un de nos officiers a été de l'autre côté, et on lui a donné l'assurance verbale de la part du général français qu'on ne tirerait plus sur la ville, et comme tout sera vraisemblablement tranquille une quinzaine de jours, je profiterai de cet intervalle pour aller à Hamm et terminer quelques affaires qui exigent ma présence sur ces lieux.

Les Autrichiens forment un cordon le long du Rhin, le F. Maréchal Lieutenant Werneck est à Emmrich, et Burglach est à Duisburg. Werneck a ordre de soutenir les Anglais en Hollande de toutes ses forces. On craint le passage du Wahl<sup>2)</sup>).

Le commandant nous a laissé 75 W[ispel] de farine pour le Cté de la Marck, le magasin ici contient à peu près 1400 Wispel, mais il faut soigner autant que possible pour la garnison, comme je ne doute point que nous aurons un siège le printemps prochain<sup>3)</sup>, et qu'il faudra également s'occuper de l'entretien des pauvres de cette province qui souffrent cruellement.

La santé de ma femme est mauvaise et sa situation très inquiétante — et ceci ne fait que rendre ma situation plus inquiétante et plus pénible. Les soins de Madame de Wallmoden et l'intérêt vif qu'elle nous accorde nous offrent tous les jours des consolations.

On a dit ici Varsovie prise<sup>4)</sup>, Dieu le veuille que cela soit.

<sup>1)</sup> Das österreichische Heer war im Oktober über den Rhein zurückgegangen.

<sup>2)</sup> Nach dem Rückzug der Österreicher aus den wichtigsten Teilen Belgiens waren die französischen Truppen im Herbst (September - November) bis zum Waal in Holland vorgedrungen. Der befürchtete Übergang fand erst Ende Dezember statt, Holland wurde zur batavischen Republik.

<sup>3)</sup> Dazu ist es nicht mehr gekommen, da schon in den nächsten Wochen mit der Einleitung ernsthafter Friedensverhandlungen begonnen wurde.

<sup>4)</sup> Warschau war am 10. November gefallen, der Aufstand der Polen war damit im wesentlichen unterdrückt.

Stein an Jourdan

Wesel, 24. November 1794

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen.-Dir. Cleve. Tit. CVI. Sect. I. Gen. Nr. 6. Vol. 3. Eigenh. Konz.

*Beantragt die teilweise Wiederherstellung der preußischen Verwaltung im besetzten Cleve durch Bildung einer Kammerdeputation (unter seiner Leitung) mit Zuziehung von Abgeordneten der Städte und des platten Landes.*

Le système de modération établi par la Convention nationale<sup>1)</sup> et exécuté par vous, mon Général, me fait espérer que vous aurez égard aux propositions que je vous adresse.

Le Collège chargé de l'administration des objets de finance et de police général du Duché de Clèves, a cru devoir à l'approche de l'armée de la République se rendre sur la rive droite du Rhin pour continuer dans la partie du pays non occupée l'exercice de ses fonctions. Il en résulte momentanément que les habitants de la rive gauche de la rivière se trouvent privés de l'assistance et des conseils de ceux desquels ils étaient habitués d'être guidés dans les affaires générales, et que celles-ci furent confiées à des personnes très estimables, mais n'apportant point dans leur gestion l'habitude de l'administration et la connaissance des détails.

Il me paraît que ce serait concilier l'intérêt de la République au nom de laquelle vous commandez, mon Général, avec celui du pays que vous occupez, de rétablir l'ancien ordre des choses modifié cependant par les circonstances actuelles, en remettant l'administration des affaires de police et de finances, confiée jusqu'ici à la Chambre de Guerre et des Domaines à une députation de ce Collège, à laquelle on pourrait joindre un nombre proportionné des députés des villes et du pays. Cette députation serait composée des Conseillers Rappard, Sack et moi, je vous nomme les individus pour que vous puissiez prendre les informations sur les principes et la moralité de ceux qui s'offrent à remplir cette mission.

En cas que vous admettiez cet arrangement, nous vous demandons sureté personnelle et l'assurance de n'être point enlevés comme otages, et je vous prie instamment de favoriser un ordre des choses conforme à tous les intérêts et qui me remettra à même de remplir dans ce temps de crise les devoirs de mon état.

Stein an Heinitz

Hamm, 26. Nov. 1794

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen.-Dir. Cleve CVI. Sect. I. Gen. Nr. 6. Vol. 3. Eigenh.

*Betr. seine Verhandlungen mit Jourdan über die Wiederherstellung der preußischen Verwaltung im besetzten Cleve.*

---

<sup>1)</sup> Nach dem Sturz Robespierres (9. Thermidor, 27. Juli 1794).

Bericht Steins

Hamm, 1. December 1794

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen. Dir. Cleve. Tit. CVI. Sect. I Gen. N. 6. Vol. 3. Abschr.

*Betr. die Rückkehr der geflüchteten Angesehenen und Beamten ins linksrheinische Cleve.*

Dem Ew. Königl. Majestät von denen beyden Clevischen Landes Collegiis d. d. Wesel den 30 Nov. abgestatteten Bericht wegen der von dem französischen General von Damm erlassenen Revocatorien erlauben mir Ew. Königl. Majestät allergnädigst folgendes hinzuzufügen.

Nach allen öffentlichen Nachrichten erhält das System der Mässigung das Uebergewicht in der Convention, und das aus mehreren Quellen sich bestätigende Resultat des Verfahrens der Franzosen in denen von ihnen eroberten Ländern ist Erhaltung persönlicher Sicherheit und keine andere Beeinträchtigung des Eigentums als diejenige, welche eine nothwendige Folge der Requisitionen und Assignate ist.

Hieraus lässt sich das Betragen des Eigenthümers und des Königl. Officianten bestimmen.

Die Rückkehr des Eigenthümers erhält unstreitig sein Vermögen gegen Missbrauch, gegen Verkauf und gegen Zerstörung, und zufolge denen im Jülichschen vorgegangenen Ereignissen werden die Gesetze der Confiscation mit Strenge angewandt, es ist also für den Eigenthümer rathsam, sich in seinem Wohnsitz wieder einzufinden, jedoch muss ihm seine eigene Bestimmung überlassen bleiben.

Der mit keinem Eigenthum versehene Königl. Bediente hat nur in so fern Bewegungs-Gründe, der Französischen Aufforderung zu folgen, als es ihm seine Dienstverhältnisse erlauben und als er die Gewissheit hat, in seinen Geschäfts-Kreys zurückzutreten.

Sollten E. K. M. diesen Gesichtspunkt allergt. zu genehmigen geruhen, so bliebe denen geflüchteten Clevischen Eigenthümern die Zurückkehr ihrem eigenen Ermessen überlassen, denen Königl. mit keinem beträchtlichen Eigenthum versehenen Bedienten würde sie nur in so fern erlaubt, als sie je Gewissheit hätten, in ihren Geschäfts-Kreys zurückzutreten, und würde in jedem einzelnen Fall darüber angefragt.

Rescript Steins an die Kammer in Wesel

Hamm, 1. December 1794

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen. Dir. Cleve CVI. Sect. I. Gen. Nr. 6. Vol. 3. Abschrift

*Betr. die Rückkehr der aus dem linksrheinischen Cleve geflüchteten Grundeigentümer und nichtangesehenen Beamten.*

Stein an Jourdan

Hamm, 1. December 1794

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen. Dir. Cleve. Tit. CVI. Sect. I. Gen. Nr. 6. Vol. 3. Nach der dem Gen. Dir. eingereichten Abschrift

*Vandammes Aufforderung zur Rückkehr der ausgewanderten Eingesessenen. Stein verweist auf die außergewöhnliche Härte der angedrohten Strafen. Bringt eine Verlängerung des Termins bis zum 1. Januar 1795 in Vorschlag.*

Il m'est parvenue, Citoyen Général, la sommation ci-jointe, faite à la requisition du Général van Damme par la municipalité de Clèves aux émigrés de la partie de ce pays, occupée par les armées françaises pour leur retour sous peine de confiscation ou de mort.

Je ne puis m'empêcher d'observer que la peine capitale ne se trouve énoncée dans aucune sommation faite aux émigrés des autres pays occupés, et je ne saurais trouver aucune raison, pourquoi on redoublerait de rigueur contre ceux de Clèves.

Le terme du retour étant fixé au 5 de décembre, je m'adresse à vous, mon Général, pour que ce terme soit prolongé jusqu'au 1. de janvier, ce déplacement étant impossible, comme les commandants des troupes alliées ont refusé le passage à tout individu quelconque, avant que d'avoir obtenu les ordres du Roi sur cet objet.

L'impossibilité physique de l'obtenir est une excuse légitime et suffisante pour suspendre l'application des loix qui punissent des personnes dont l'éloignement n'a d'autres motifs que le désir de la tranquillité ou des ordres de leurs supérieurs. Toutes les opinions se réunissent sur les principes de justice et d'équité qui vous guident, mon Général, je ne doute point que vous ne voudrez les appliquer à une cause aussi bonne qu'est celle que je plaide.

Stein an Heinitz

Hamm, 18. Januar 1795

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen. Dir. Cleve. CVI. Sect. I. Gen. Nr. 6. Vol. 4. Eigenh.

*Vorschläge über die Organisation der in Wesel zu bildenden Kammerdeputation. Beiordnung landständischer Deputierter, Ermächtigung zur Fortführung der Geschäfte „Im Fall, daß die ganze Provinz vom Feinde occupirt würde. . . im Fall sie ihre Funktionen ungestört zum Besten des Landes fortzusetzen im Stande zu sein glaubt.“*

Stein an Wallmoden

Hamm, 5. Februar 1795

Geh. Staatsarchiv Hannover. Depos. 14. Wallmoden

*Hoffnung auf eine Zusammenkunft in Münster zur Besprechung verschiedener Fragen betr. die Heeresverpflegung. Stein wünscht den Abtransport eines Teils der französischen Kriegsgefangenen.*

J'apprends dans ce moment l'arrivée de Votre Excellence à Münster<sup>1)</sup>, et je saisis l'occasion qui se présente pour la féliciter sur ce qu'enfin elle puisse trouver un instant moins fatigant que n'a été tout ce malheureux hiver. Je me propose de me rendre le 7 d. c. à Münster et apprendre de V. E. ce que nous devons attendre en égard aux cantonnements et

<sup>1)</sup> Wallmoden hatte Anfang Januar die hannoversch-englischen Truppen aus Holland zurückgeführt.

aux approvisionnements des troupes dans cette province. Le Général Alvinzi<sup>1)</sup> nous a déjà annoncé l'entrée de troupes autrichiennes, mais en même temps il se trouve des Hanovriens dans quelques villages prussiens aux environs de Soest.

Il serait à désirer qu'on fasse partir Mr. Duret(?) et ses prisonniers et qu'on les fasse porter en arrière vers Paderborn ou, pour éviter les frais de la manutention de Mr. Duret et de 4 ou 5 aides et députés commissaires, on pourrait les envoyer dans quelques villes de garnison hanovriennes ou hessoises.

Le porteur de cette lettre est un nommé Elias Herz qui se mêle d'entreprises et est à même de les exécuter vu ses fonds, ses liaisons et son activité.

Stein an die Kammerdeputation zu Wesel Hamm, 6. Februar 1795  
Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen. Dir. Cleve. CVI. Sect. I. Gen. Nr. 6. Vol. 4. Nach der dem General Directorium mit Bericht vom 5. Februar eingereichten Abschrift

*Billigt den Vorschlag der Kammer, ihre Geschäfte auch während der Besetzung weiterzuführen. „Da . . . persönliche Sicherheit der Regel nach unverletzt bleibt und das System des Schreckens gar keine Anwendung mehr findet.“ Genauere Bestimmungen über die Wirksamkeit, den Amtsbereich und den Sitz der Kammer sollen erst getroffen werden, nachdem über die Demarkationslinie<sup>2)</sup> und die Absichten des Generaldirectoriums genauere Nachrichten vorliegen.*

Stein an Wallmoden  
Geh. Staatsarchiv Hannover. Depositum 14. Wallmoden

Minden, 14. Februar 1795

*Verpflegung der in Westfalen stehenden Truppen. Glaubt Preußen zur Fortsetzung des Kampfes entschlossen. Die preußische Armee vom Mittelrhein her im Anmarsch.*

J'ai terminé ma course sur Bremen, sur Minden, et la note ci-jointe<sup>3)</sup> instruira Votre Excellence des résultats. En arrivant ici, j'ai trouvé la chambre occupée à former des contracts sur la livraison des subsistances nécessaires pour un corps de 20 000 hommes pour le temps de trois mois, on en demanda des prix fols, j'ai renversé le tout, et nous en sommes venus à des bases raisonnables, c'est à dire à faire livrer pour un mois par le pays, et après à nous servir des offres que la maison de Cassel et Traube ont fait à Brème, et enfin à recourir à des livraisons sur le haut Weser, où on nous a indiqué entre Minden et Walenfried (?) 5000 Last de grains. Tout ceci prouvera à votre Excellence qu'on est sérieusement intentionné de faire marcher des troupes, même toute l'armée, et que nous ne devons point être embarrassés pour les subsistances.

<sup>1)</sup> Jos. Frh. von Aloinczy, Feldzeugmeister, Gegner Napoleons in den Schlachten von Arcole und Rivoli 1796.

<sup>2)</sup> Nachdem im Januar die offiziellen Verhandlungen über den Abschluß eines Friedens zwischen Frankreich und Preußen in Basel eröffnet worden waren, wurden die Feindseligkeiten eingestellt, der Rückzug der preußischen Truppen vom Mittelrhein nach Westphalen vorbereitet. Die Demarkationslinie wurde erst nach dem Basler Frieden genau festgelegt, vorläufig schied im Norden die Ems, im Westen der Rhein, im Süden die Ruhr und die Grenze der Grafschaft Mark die preußischen und französischen Truppen.

<sup>3)</sup> fehlt.

On m'a informé ici qu'il se trouve sur l'Elbe un vaisseau destiné pour les français, chargé de 3000 Last d'avoine, il serait cependant bon que la régence d'Hannovre veillât à cette exportation illégale.

Nous avons informé la Députation du collège de guerre se trouvant à l'armée du haut Rhin, de tous ces faits relatifs à l'approvisionnement et nous espérons que l'ordre pour la marche des troupes ne tardera point d'être expédié.

Je me propose de partir lundi pour Hannovre et d'y rester cinq ou six jours jusqu'à ce que la réponse du Général Moellendorff<sup>1)</sup> sera arrivée qui m'obligera de me rapprocher de Hamm. Je me flatte cependant de revoir votre Excellence ou en prenant la route sur Hamm par Münster, ou en m'y rendant de Hamm.

*Nachschrift.* Sur des lettres qui me sont arrivées depuis, le Général Moellendorff a envoyé le 9 fév. à Hamm deux officiers de l'EtatMajor pour reconnaître les chemins, je lui ai proposé trois routes pour les différentes colonnes :

l'une par Francfort, Cassel, Northeim<sup>2)</sup>, Wickensen (?), Hameln, Minden, faisant 16 marches exclusivement les jours de repos,

l'autre par Francfort, Wetter<sup>3)</sup>, Frankenberg, Paderborn, Littberg, Bielefeld, faisant 12 marches,

la troisième par Schwalbach, Limbourg, Hadamar, Siegen, Hamm, Lippstadt, faisant 15 petites marches.

Je me propose de partir aujourd'hui pour Hannovre, d'y rester le 17, le 18 et le 19 et de retourner le 20 par Hameln sur Hamm.

Je supplie V. E. de ne point nommer nos commerçants de Brème.

Bericht Steins und Heimburgers<sup>2)</sup>

Minden, 14. Februar 1795

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen. Dir. Cleve. CVI. Sect. I. Gen. Nr. 6. Vol. 4

*Beantragt die Verlegung der Clevischen Kammer von Minden nach Magdeburg in Hinsicht auf die drohende Occupationsgefahr.*

Cabinets-Ordre an Stein

Berlin, 22. Februar 1795

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen. Dir. Cleve. CXX. Nr. 61. Vol. 1. Abschrift nebst Instruktion, Ebenfalls in Abschrift

*Wird mit der Verproviantierung der in Westfalen einrückenden Truppen beauftragt.*

Rescript an Stein und Heimburger

Berlin, 24. Februar 1795

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen. Dir. Cleve. Tit. CVI. Nr. 6. Sect. I. Gen. Nr. 6. Vol. 4 Konz.

*Verweis wegen des Antrages (vom 14. 2. 95) auf Verlegung der Klevischen Kammer nach Magdeburg. Die Kammer möge sich solcher Anträge enthalten „die kein günstiges Vorurteil für ihren Patriotismus erwecken“.*

<sup>1)</sup> Oberbefehlshaber der preußischen Truppen in der Pfalz, der schon seit Ende Juli 1794 Verhandlungen zur Herbeiführung des Friedens mit Frankreich eingeleitet hatte. Über den Abmarsch Möllendorffs vom Rhein nach Westfalen, s. Jany, Geschichte der preußischen Armee III, 299.

<sup>2)</sup> „Nordheim“ im Text.

<sup>3)</sup> Wohl verschrieben statt Wetzlar.

Stein an Wallmoden  
Nach Lehmann I. S. 265. A. 3

Hamm, 27. Februar 1795

*Auftrag zur Heeresverpflegung.*

A mon grand chagrin, le roi vient de me charger du soin des achats pour l'approvisionnement des armées en Westphalie, ce qui rend ma situation très pénible et très responsable<sup>1)</sup>.

Bericht Steins

Hamm, 5. März 1795

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen. Dir. Cleve. Tit. CVI. Sect. I. Gen. Nr. 6. Vol. 4

*Verteidigt sich gegen den im Rescr. v. 24. 2. erhobenen Vorwurf der Ängstlichkeit. Der Antrag der Kammer sei keine Folge von Ängstlichkeit gewesen, „sondern von der Überzeugung, daß sie in Minden, welches zum Waffenplatz der Armee dienen muß, nur den unentbehrlichen Raum beengt.“*

Stein an Wallmoden

Lippstadt, 21. März 1795

Geh. Staatsarchiv Hannover. Depositum 14. Wallmoden

*Heeresverpflegung. General Möllendorf und der Graf von Artois.*

Je saisis l'occasion du départ du courrier pour réitérer mes instances auprès de Votre Excellence pour qu'elle veuille nous faire une avance d'avoine et, s'il serait possible, de 1200 Wispeln, comme le manque d'arrangement pour le transport de nos grains à Minden, Brème et Aurich cause une stagnation momentanée.

Le Feldmarschall part le 26 pour Osnabrück ou Ibbenbühren, sur quoi il n'est point encore décidé, ayant appris que le Cte d'Artois se trouvait encore au premier endroit, il a pris de l'humeur et il est devenu presque intraitable. Les affaires ne gagnent point si ceux qui les traitent prennent de l'aigreur, et il serait à désirer que le Cte d'Artois se portât ailleurs. Si Votre Excellence pourrait influencer d'une manière ou de l'autre pour engager ce Prince à prendre ce parti, elle rendrait un service essentiel à la chose même<sup>2)</sup>.

Nous sommes occupés à engager le Feldmarschall à rendre la navigation sur l'Éms libre en faisant passer cette rivière à son infanterie légère et à ses hussards, ceci serait avantageux à tout égard et surtout pour l'approvisionnement de l'armée.

J'espère d'être le 26 ou le 29 à Osnabrück.

Stein an Hövel  
St. A. Abschr.

Osnabrück, 3. April 1795

*Ratschläge für das Studium an der Bergakademie Freiberg.*

<sup>1)</sup> Das Original hat sich weder bei den übrigen Briefen Steins an Wallmoden noch an anderen Orten gefunden.

<sup>2)</sup> Die Spannung zwischen Möllendorff und dem Grafen von Artois erklärt sich wohl aus Möllendorffs Anteil an der Einleitung der Friedensverhandlungen mit Frankreich.

Bericht Steins

Osnabrück, 24. April 1795

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen. Dir. Cleve. CXX. Nr. 61. Vol. 1. Abschrift

*Die Verpflegung der Armee bis zum Juli 1795 sichergestellt. Fragt an, ob trotz des am 5. April zu Basel geschlossenen Friedens die Lieferungen weitergehen sollen und ob sein Auftrag beendet sei.*

Cabinets-Ordre an Stein

Potsdam, 28. April 1795

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen. Dir. Cleve. CXX Nr. 61. Vol. 1. Abschrift

*Zufriedenheit mit Steins Maßnahmen. Sein Auftrag an sich beendet, doch soll er noch weiterhin die Verpflegung der in Westfalen bleibenden Truppen besorgen.*

Stein an Heinitz

Osnabrück, 5. Mai 1795

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen. Dir. Cleve. Tit. CVI. Sect. 1. Gen. Nr. 6. Vol. 5

*Betr. die Aufforderung der französischen Generale zur Rückkehr der geflüchteten Eingesessenen des linksrheinischen Cleve. Der Aufruf ist von der Kammer bekannt gemacht, die Eingesessenen zur Rückkehr aufgefordert worden.*

Stein an Heinitz

Osnabrück, 5. Mai 1795

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen. Dir. Cleve. Tit. CXX. Nr. 61. Vol. 1

*Betr. die Getreideankäufe zur Verpflegung der Truppen in Westfalen. Veräußerung der infolge des Friedens überflüssig gewordenen Vorräte.*

Stein an Heinitz

Nassau, 28. Mai 1795

Geh. Staatsarchiv Breslau. Nachlaß Reden

*Stein wünscht den allgemeinen Reichsfrieden. Auswirkungen des Krieges in Nassau und in Cleve.*

J'ai trouvé la lettre du 12 d. c. que votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser ici, où je suis arrivé le 24, après avoir séjourné deux jours à Francfort. Mr. de Hardenberg<sup>1)</sup> venait d'y arriver quelques heures après mon départ, pour s'aboucher, à ce qu'on dit, sur la pacification générale avec Mr. de Lehrbach — enfin je désire qu'elle ait lieu maintenant, comme on ne peut plus s'attendre à une issue tolérable de cette guerre désastreuse et dont les suites seront certainement bien plus funestes encore que le principe n'est malheureux.

La cherté est énorme et exorbitante ici, et tout nous fait craindre la continuation de la guerre — les Français se tiennent cependant tranquilles, et on ne craint point dans ce moment le passage du Rhin<sup>2)</sup>.

Selon les lettres de Clèves, on est toujours encore excédé des requisitions, quartiers militaires, et on désire vivement le retour des anciens magi.

<sup>1)</sup> Hardenberg, der nach dem Tod des Gesandten v. Goltz die Friedensverhandlungen in Basel geführt hatte, kam eben damals aus Basel zurück, Lehrbach, der später Österreich auf dem Rastatter Kongreß vertrat, war einer der Vertreter der antipreußischen Politik in Wien. Ranke, Hardenberg I. S. 296.

<sup>2)</sup> Diese Offensive erfolgte erst im Herbst, bis dahin herrschte mit Rücksicht auf die schwebenden Verhandlungen über einen allgemeinen Frieden ziemliche Waffenruhe.

strats — sans l'intervention du Département des Affaires Etrangères et des négociations de Basle, on ne pourra cependant se décider à y faire passer des individus dont les rapports resteraient indéterminés.

Me. de Lichtenstein se trouve ici avec nous, de même que ma soeur — j'attends mon frère d'Ansbach<sup>1)</sup> — la saison cependant ne nous favorise guère, comme elle est froide et pluvieuse. Toute espérance pour la vengeance est perdue, comme les vignes (?) sont gelées.

Stein an Wallmoden

Nassau, 22. Juni 1795

Geh. Staatsarchiv Hannover. Depositum 14. Wallmoden

*Die Lage am Rhein. Die Franzosen rüsten zum Angriff gegen die österreichische Armee. Schärfste Verurteilung des Basler Friedens: „l'abandon perfide de l'Allemagne“. Allgemeine Mißstimmung gegen Preußen. (Heirat des Grafen Arnim. Graf Ludwig Wallmoden.) Lebensmittelunruhen in Hamm.*

J'ai été bien sensible aux marques de souvenir et d'intérêt que V. E. a bien voulu m'accorder dans sa lettre du 14 d. c. qui m'a trouvé ici, jouissant des agréments que le séjour à une campagne peut m'offrir, à laquelle tant de souvenirs et tant de motifs m'attachent et de la société des personnes auxquelles plus d'un rapport me lie. Il m'est douloureux de devoir quitter Nassau dans un moment où ce pays-ci paraît menacé d'une invasion ennemie et des maux qui en sont la suite inévitable. Les Français se préparent au passage du Rhin, à ce qu'ils ont dit à l'Aide de Camp du Général Moidel de la garnison de Luxembourg<sup>2)</sup> à son passage par Coblenz, et les Autrichiens paraissent s'y attendre, comme on prépare le départ de l'hôpital d'Arnstein qui sera envoyé à Heidelberg. Cette malheureuse paix, qui des malheurs qui nous attendent contient le principe, cause une aigreur dans l'Empire contre la cour de Berlin, qui n'est que trop fondée, sur l'abandon perfide de l'Allemagne. Mille brochures paraissent, l'une plus violente que l'autre, je suppose qu'on les aura envoyées de Fr[anc]fort à Votre Excellence<sup>3)</sup> . . . .

Je compte partir demain pour Hamm, où quelques mouvements populaires occasionnés par la cherté excessive des vivres m'obligent de me rendre, on a puni les moteurs des désordres, on en a arrêté les progrès par l'intervention du militaire et on a soulagé la misère par la vente de quelques milliers de boisseaux à des prix médiocres.

1) Johann Friedrich vom Stein war offenbar nach seiner Vertreibung aus Mainz nach Ansbach versetzt worden, er scheint seine frühere angesehene Stellung bei Hofe nicht wiedererlangt zu haben. Vgl. S. 291.

2) Luxemburg hatte Anfang Juni kapituliert.

3) Vgl. über diese Streitschriften: Häberlin, Staatsarchiv I, 1796.

Cabinets-Ordre an Stein

Charlottenburg, 24. Juni 1795

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen. Dir. Mark. Tit. CLXXX. Nr. 7. Abschrift

*Bedenken des Oberkriegskollegiums gegen den Umfang der von Stein vorgeschlagenen Abgabe von Getreide aus den Heeresmagazinen an die Civilbevölkerung. Anweisung, seine Unterlagen dem Oberkriegskollegium einzureichen.*

Cabinets-Ordre an Stein

Charlottenburg, 29. Juni 1795

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen. Dir. Mark. Tit. CLXXX. Nr. 7. Abschrift

*Schwerste Vorwürfe von Seiten des Feldkriegskommissariats wegen der Getreideaufkäufe und wegen Verschleierung des Umfanges der an die Civilbevölkerung verkauften Vorräte. Unverzügliche Rechenschaft gefordert.*

Stein an Wallmoden

Hamm, 6. Juli 1795

Geh. Staatsarchiv Hannover. Depositum 14. Wallmoden

*Stein in völliger Unklarheit über das Schicksal des linksrheinischen Cleve. (Graf Ludwig von Wallmoden). Befürchtungen für seine Nassauer Besitzungen.*

Le porteur de cette lettre est un juif nommé Bendix, entrepreneur à notre armée, un homme honnête, actif et intelligent, je puis le recommander comme tel à Votre Excellence . . . .

L'incertitude du sort de nos provinces, situées sur la rive gauche du Rhin, est toujours la même, Mr. Harnier<sup>1)</sup> négocie à Paris le rétablissement interimistique de l'ancienne administration. Je me propose de me rendre le 16 à Wesel, où je compte avoir le plaisir de rejoindre Wilhelmine, et je resterai dans cette ville jusqu'à ce qu'on soit instruit de l'issue des négociations.

On craint un passage du Rhin, dont la dévastation de ma propriété serait certainement la suite.

Stein an Wallmoden

Hamm, 11. Juli 1795

Geh. Staatsarchiv Hannover. Dep. 14. Wallmoden

*Empfehlung für den Leutnant Bordelius.*

Bericht Steins

Hamm, 11. Juli 1795

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen. Dir. Mark. Tit. CLXXX. Nr. 7

*Rechtfertigt sich wegen der gegen ihn erhobenen Beschuldigungen. Beantragt die Einsetzung einer unparteiischen Untersuchungskommission.*

<sup>1)</sup> Preußischer Legationssekretär, der Ende 1794 und Anfang 1795 in Paris über den Frieden verhandelt hatte. Im Sommer 1795 befand er sich in Basel, die Verhandlungen in Paris wurden durch den Legationsrat Gervinus geführt. Ranke, a. a. O. S. 269 ff.

Bericht Steins

Hamm, 12. Juli 1795

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen. Dir. Mark. Tit. CLXXX. Nr. 7. Nach der dem Gen. Dir. eingereichten Abschrift

*Erbringt den Nachweis, daß im Gegensatz zu den Anschuldigungen des Feldkriegskommissariats die Heeresverpflegung ausreichend gesichert und ein beträchtlicher Überschuß vorhanden ist. Erneuter Antrag auf Abgabe des entbehrlichen Vorrats an die notleidende Civilbevölkerung. „Veranlaßt durch meine Pflicht, die es mir auferlegt, getreuen und notleidenden Unterthanen, so viel an mir ist, ihr Schicksal zu mildern.“*

Stein an Hardenberg

Hamm, 12. August 1795

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen. Dir. Cleve. Tit. CVI. Sect. I. Nr. 6. Vol. 6. Nach der an Heinitz übersandten Abschrift

*Klagen über die Aussaugung der linksrheinischen Gebiete durch die Franzosen. Stein setzt die Restituierung dieser Provinzen voraus. Will die Verwaltung der dort eingesetzten Interimsbehörden selbst kontrollieren.*

Les mesures prises par les représentants du peuple Meynard et du Bois à Aix la Chapelle, sont trop contraires aux intérêts du Roi et à la tranquillité de ceux de ses sujets qui se trouvent dans le pays occupé par les Français, pour que je ne crois qu'il soit mon devoir d'en avertir Votre Excellence et de réclamer son assistance.

Quoique le représentant Perez avait suspendu la perception de revenus ordinaires provinciaux des impôts et des domaines dans les états prussiens, le représentant Meynard vient d'en ordonner le versement dans les caisses de la république et exige que les fonctionnaires publiques lui remettent les états et les comptes. Le payement doit se faire en assignats, selon leur valeur fixée par le cours hollandais, où 20 sols en assignats sont égaux à un demi Stüber hollandais en monnaie. Selon la lettre circulaire ci-jointe du représentant du Bois, on déclare de vouloir tracter le pays appartenant d'arrondissement de Gueldre comme pays conquis et soumis par conséquent aux requisitions militaires, dont l'effet sera de priver les habitants du produit de la nouvelle récolte.

Votre Excellence permettra que j'ai également recours à ses lumières et que j'attende d'elle les indications sur lesquelles je pourrai régler ma conduite dans les rapports suivants.

En supposant que les provinces prussiennes, occupées par les Français, rentreront un jour sous leur ancienne domination, il serait alors nécessaire et utile pour me rapprocher du local, sur l'état duquel il importerait alors de faire des recherches et de former des plans d'établissement, de me rendre à Clève et de m'informer de la gestion des autorités interims-tiquement constituées par les Français et de la situation de la Province, évitant cependant de me mêler pour le moment même de l'administration. Je ne saurais faire cette démarche, conforme d'ailleurs aux vues du Ministre de Heinitz, sans être assuré que Votre Excellence ne l'approuve et la trouve de nature à ne point être ou visible en donnant de l'ombrage, ou inutile. Je la supplie de vouloir me faire parvenir les renseignements nécessaires.

Stein an Heinitz

Hamm, 12. August 1795

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen. Dir. Cleve. Tit. CVI. Sect. I. Gen. Nr. 6. Vol. 6

*Übersendet Nachrichten über das Verfahren der französischen Behörden jenseits des Rheins sowie das Schreiben an Hardenberg vom selben Tage.*

Bericht Steins

Wesel, 27. September 1795

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen. Dir. Mark. CLXXX Nr. 7

*Drängt auf Untersuchung der gegen ihn vom Feldkriegskommissariat erhobenen Beschwerden.*

Eingabe der Deputierten des Wetterschen Kreises an Stein

Hagen, 29. September 1795

Nach Pertz I. 148 ff.

*Ausdruck der Verehrung und der Dankbarkeit für die Verdienste Steins um die Grafschaft Mark.*

Hochgeborner Reichs-Freiherr!

Hochgebietender Herr Ober-Kammer-Präsident!

Die Bewohner des Wetter'schen Kreises der Grafschaft Marck bringen dem Wohlthäter ihres Vaterlandes — bringen Eurer Hochgebohren am diesjährigen Erndtfeite die Empfindungen reiner, freier, absichtloser Verehrung und Dankbarkeit mit und durch uns dar.

Wenn die Geschichte redet, so lobt nicht sie, sondern die That!

Die Natur gab unserem Boden in der nördlichen Ebene einen unterirdischen Schatz von unendlichem Werth. Lange her ward der Bergbau unter uns der Willkür, der Unkunde, der Gewinnsucht überlassen. Man dachte nur der Gegenwart und nicht der Nachkommen. Da wurden für unseren Bergbau Anordnungen gemacht und ausgeführt, deren Weisheit die Kenner der Wissenschaft bewundern, deren Wohlthätigkeit selbst die jetzt eingestehen, die einst sie verkannten, dafür die kommenden Jahrhunderte dem jetzigen Zeitalter noch danken werden.

Eine der volkreichsten Heerstrassen Deutschlands gehet durch die Grafschaft Marck, unentbehrlich dem Auslande und dem inneren Verkehre. Hohlwege, steile Gebirge, Nässe und Frost machten sie immer beschwerlich und oft unbrauchbar. Da wurden Strassendämme mit königlichem Aufwande erbauet, durch sie unsere Gegend verschönert, durch sie unserem Ackerbau, unseren Fabriken, unserem Handel, und dem gesellschaftlichen Leben zahllose Vortheile verschafft. Erbauet nicht mit dem unbezahlten Schweisse des Landvolks, sondern durch die Grossmuth eines Monarchen, der auf die edelste Art hundert Tausende seinem Lande schenken wollte.

Das Accisesystem, schon im Mittelalter von den hiesigen Städtebewohnern versucht und von ihnen seiner Nachteile wegen mit der Grundsteuer ver-

tauscht, war in der ersten Hälfte des jetzigen Jahrhunderts unter uns wieder eingeführt worden. Das hemmte durch seinen Zwang die hiesigen Gewerbe und verdarb den Volkscharakter, dessen Grundzug Ehrlichkeit war. Da wurde das Übel mit seinen Folgen getilgt. Eine Besteuerung ward eingerichtet, die dem Staate seine Bedürfnisse und der Gesellschaft den Genuss der möglichsten bürgerlichen Freiheit gewährt.

Unsere Vorfahren vertheidigten ihr Geburtsland im Heerbanne. Die veränderte Kriegskunst hieß ihn eingehen. Nun ward die Jugend des Landes zum Kriegsdienst erlesen. Aus der Art, wie dies häufig zu geschehen pflegte, war ein Protektions- und Clientensystem entstanden, das den Gemeingeist, das die Vaterlandsliebe tödtete und unser Volk der Willkühr mächtiger Einzelner preisgab. — Da ward die Regierung durch Menschlichkeit, Erfahrung und Gerechtigkeit auf einfachere und richtigere Grundsätze — in einer Sache, wo gute unwandelbare Grundsätze zu finden so schwer hält — geleitet. Diese wurden zu Gesetzen gemacht, deren Befolgung Begünstigung und Bedrückung verbannt.

Es war eine Zeit, da der Bewohner der Westphälischen Marek (ob allein durch seine Schuld? wir wissen es nicht) in den Räthen der Königlichen Cammern nicht Rathgeber, Freunde und Beschützer sahe, da Kälte, Zurückhaltung, Misstrauen und Furcht die Herzen verschloss. — Da begann ein Mann seinen Wirkungskreis unter uns, dem hohe Rechtschaffenheit, reine Vaterlandsliebe, seltene Kenntnisse, nie ermüdende Thätigkeit allgemeine Bewunderung erwarben. Er theilte sein Herz und seinen Geist denen, die unter ihm arbeiteten, mit, diese rangen ihm nach; ein edler, schöner Gemeinsinn ward durch ein einziges grosses Beispiel unter denen allen, die es gut mit unserem Geburtslande meinen, aufgeregt und brachte schon — und verspricht die herrlichsten Früchte. Offenheit, Liebe, Zutrauen — verbinden immer enger unser Volk mit der vortrefflichen jetzigen Verwaltung.

Ein beispielloser Krieg, geführt auf beispiellose Art zum Verderben aller Völker — ausgenommen Englands, das gerade so ihn führen liess — brachte die Hälfte der Bewohner der Grafschaft Marek — Süderlands Gebirge — an den Rand des Verderbens. Unsere Fabriken lagen darnieder, unser auswärtiger Handel war beinahe vernichtet, unsere Arbeiter waren verarmt, unsere nothwendigen Bedürfnisse, unsere Getraidepreise stiegen zu einer vorhin nie gekannten Höhe, unser Volk war nahe daran zu verhungern. — Da ward unserem Könige, der ein Menschenfreund ist, das Elend ohne Gleichen, das sein Volk erduldet, bekannt, ihn rührten die unverschuldeten, zahllosen Leiden seiner unglücklichen Kinder. Er gab den Bewohnern der südländischen Berge — Getraide zu Brod.

Unser ganzes Volk kennt den Wohlthäter, dem es dies — und viel anderes Gute — verdankt, obgleich wir Seinen uns theueren Namen hier nicht nennen. Völker des Alterthums hätten ihm, dem Grossen, Edlen, Unsterblichen öffentliche Denkmale der Unsterblichkeit gesetzt. Das können

wir nicht! Und Er bedarf ihrer nicht! Sein Name strahlt in der Geschichte unseres Geburtslandes im unvergänglichen Kranze. Ihm lohnt sein Herz, das jedes Gute um des Guten willen thut. Ihm lohnt der Ewige!

Graf Adolf von Altena zog mit den Rittern des Deutschen Ordens gegen Preussen, es ihnen erobern zu helfen. Da ward, sagt unsere Geschichte, im Lande eine betrübte Zeit. Adolf von Böhmen, des Grafen oberster Burgvoigt, nahm der Sache sich an. Seine Weisheit und Treue legte den Grund zur — von dem an — wachsenden Grösse des Hauses Altena und beglückte das Volk. Das ganze Mittelalter hindurch war Adolfs von Böhmen Namen hier in Jedermanns Munde, ihn pries der Volksgesang der folgenden Jahrhunderte, Fürsten wurden Diener gewünscht, wie er war. Was dieser Edle in seinem Zeitalter hier in einem kleinen Kreise war, das und noch mehr — sind Sie — ,edler uns ewig theurer Herr Ober-Kammer-Präsident unserm Lande und Volke in einem weit grösseren!

Höchste sittliche Grösse ist's, wenn ein Mann, den Geburts- und Glücksgüter zum unabhängigen Privatleben und zum Genuss seiner reinsten Freuden einladen und berechtigen, diese verläugnet und aus Pflichtgefühl ein mühevolleres, öffentliches Leben zum Besten Anderer wählt, um den Beruf, ein Mensch zu seyn, ganz zu erfüllen! Heil dem Volke, dem solch' ein Mann zu Theil ward! Heil uns!

Wir erbitten nichts von Ihnen, Verehrungswürdigster! Ihrer Vorsorge kam ja immer unsern Wünschen zuvor! Sie kennen besser als wir das Ganze unserer gegenwärtigen immer noch traurigen Lage.

Sorgen Sie für unser Volk, das so ganz auf Sie trauet!

Mit einer Verehrung, die nicht grösser seyn kann, sind wir

Euer Hochwohlgebornen  
innigst Ergebene die Deputirte des Kreises,  
der Stadt und der Fabriken

Johann Caspar Harkort's We. Fabr.-Dep.<sup>1)</sup>

Joh. Caspar Harkort Kreis-Deputirter.

Joh. Caspar Fischer Kreis- und Fab.-Deputirter.

Joh. Henr. Elberts Stadt- und Fabrikdeputirter.

Christian Moll Stadt-Deputirter.

Cabinets-Ordre an Stein

Potsdam, 22. Oktober 1795

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen. Dir. Mark. Tit. CLXXX. Nr. 7. Abschrift

*Ergebnis der gegen ihn geführten Untersuchung. Die Vorwürfe des Feldkriegskommissariats werden teilweise als berechtigt anerkannt. Da Stein aber in Durchführung seiner Instruktionen zu handeln glaubte, so wird ihm kein Vorwurf aus seinem Vorgehen gemacht.*

<sup>1)</sup> Vgl. Berger, Der alte Harkort (5 Aufl.) S. 14ff.

Stein an das Oberkriegskollegium

4. November 1795

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen. Dir. Mark. Tit. CLXXX. Nr. 7. Eigenh.

*Beanstandet die Einseitigkeit des Untersuchungsverfahrens. Hält die Rechtmäßigkeit seines Vorgehens nach wie vor aufrecht.*

Immediatbericht Heinitz

Berlin, 25. November 1795

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen. Dir. Kleve. VI. Nr. 1. Konzept

*Vorschlag, Stein nach Berlin zu berufen zur Rücksprache über die Lage der linksrheinischen Gebiete.*

Stein an Reden

Hamm, 10. Dezember 1795

Geh. Staatsarchiv Breslau

*Hoffnung auf eine Zusammenkunft in Berlin. Tod Morsbachs.*

So eben komme ich von meiner Reise zurück und finde Ihren Brief vom 28. Nov., den ich zu beantworten und Sie zu bitten eile, meine Ankunft nach Berlin zu erwarten, die spätestens den 4. od. 5. Jan. seyn wird, indem ich von hier den 20. oder 22. abgehe und nach einem kurzen Aufenthalt in Hannover meine Reise fortsetzen werde. Auf meine Pferde in Westphalen können Sie rechnen<sup>1)</sup>, und Sie werden mich sehr verbinden, mir für die erste vier Wochen oder eine noch kürzere Zeit ihre Wagenpferde leihen — sie wissen aber, was das ist, sie zum Damens Dienst zu bestimmen. Morsbach<sup>2)</sup> bedaure ich mehr noch wegen seines reinen hellen Urtheils, seines festen u. guten Charakters als wegen seiner Kenntnisse, die er aber doch sehr schätzbar besass. Wegen seiner Wiederbesetzung mündlich. Bis Ende März glaube ich in Berlin seyn zu können.

Bericht Steins

Berlin (?), 13. Januar 1796

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen. Dir. Cleve. Tit. C. VI. Sect. I. Gen. Nr. 6. Vol. 7. Eigenh.

*Übergriffe der Franzosen im linksrheinischen Cleve. Mit diplomatischen Vorstellungen ist der Bevölkerung dieser Gebiete nicht zu helfen.*

Der Zweck aller der neuen Einrichtungen, die Caselli getroffen, ist die Bewürkung der Erhebung der öffentlichen Abgaben, welche man von Seiten aller jenseits rheinischen Beamten bisher zu vereiteln gesucht hatte, durch Vorstellungen, Sendung von Deputation nach Aachen, abschlägliche Zahlungen usw. Um die seit 6 Monaten rückständige Zahlungen der öffentlichen Gefälle zu erhalten, hat man die Beamte, welche das In-

<sup>1)</sup> Reden besuchte Stein in Minden aus Anlaß einer Dienstreise im Juni 1796 (Wutke).

<sup>2)</sup> Bergat in Wetter.

teresse des Landes vertreten, entsetzt und die Geschäftsführung solchen anvertraut, die den Franzosen ohnbedingt ergeben sind. So lange man keine andere Mittel anwendet als Vorstellungen, so lange werden die Bedrückungen der Franzosen nicht aufhören und werden die Landes Collegien ruhige Zuschauer des Leidens der jenseits Rheinischen Unterthanen und des Missmuths, welcher sich täglich mehr unter ihnen verbreitet über den Zustand von Hülfslosigkeit, worin man sie von allen Seiten, woher sie Hülfe erwarten können, lässt, bleiben müssen.

Stein an Wallmoden

Hamm, 5. Mai 1796

Geh. Staatsarchiv Hannover. Depositum 14. Wallmoden

*Empfehlungsschreiben für den Oberstlt. von Busch. Eine bescheidene Existenz in Braunschweig ist besser als eine sehr viel glänzendere „permi les sauvages de la Prusse méridionale“. Unklarheit der politischen Lage.*

Votre Excellence permettra que je lui remette la lettre ci-jointe du Lt. Colonel de Busch, dans laquelle il réclame sa protection auprès du Duc de Brunswic pour être attaché à la suite en cas que le rassemblement des troupes alliées ait lieu. Monsieur de Busch a de l'activité, de la facilité dans le travail de plume, des connaissances géographiques, du détail de l'économie et de la formation des corps militaires. Il ne demande point des appointements, mais de l'occupation. Toutes ces circonstances ne pourraient-elles point lui procurer la protection et l'intérêt de Votre Excellence auprès du Duc<sup>1)</sup>, un établissement quelconque à Brunswic conviendrait mieux à Mr. de Busch que l'existence la plus brillante parmi les sauvages de la Prusse méridionale, comme le premier le rapprocherait de sa famille et de ses amis dont la société aurait une influence avantageuse sur son caractère déjà si enclin à la bizarrerie.

Nous nous trouvons toujours dans la même incertitude sur le rassemblement des troupes, comme il ne nous est point encore arrivé d'ordres plus positifs que ne sont ceux que nous avons reçus. On attend, à ce qu'on me marque, tout de la convocation du cercle à Hildesheim<sup>2)</sup>, comme il paraît qu'on manque de moyens. Les banqueroutes de quelques particuliers font cependant refluer le numéraire à l'emprunt ouvert par la nouvelle Versorgungskasse, formée par notre Ministre aux expédients Mr. de Struensee.

<sup>1)</sup> Von Braunschweig.

<sup>2)</sup> Über den Convent der niedersächsischen Kreisstände, den hauptsächlich die Frage der Aufstellung einer Beobachtungsarmee zum Schutz der Neutralität Norddeutschlands beschäftigte, s. Lehmann I, 196. Das dort ohne jede genauere Inhaltsangabe und ohne Angabe eines Datums erwähnte Schreiben Steins habe ich nicht ermitteln können.

**Bericht der Mindenschen Kammer**

Minden, 8. Mai 1796

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen. Dir. Minden-Ravensberg. Tit. III. Nr. 1

*Nachricht vom Tod des Präsidenten Breitenbauch. Anfrage, ob Stein seine Vertretung übernehmen soll.*

**Cabinets-Ordre an das Generaldirektorium**

Postdam, 10. Mai 1796

Geh. Staatsarchiv Berlin. Gen. Dir. Minden-Ravensberg. Tit. III. Nr. 1

*Stein soll mit der interimistischen Leitung der Mindenschen Kammer beauftragt werden. (Entsprechendes Rescr. an Stein und an die Mindensche Kammer vom 12. Mai 1796. Antwort Steins vom 18. Mai 1796. ebd.)*